

Université de Montréal

MONTREAL ET SES COMMUNAUTÉS LITTÉRAIRES :
REGARD CRITIQUE SUR LA LITTÉRATURE ET LA TRADUCTION.

par

Marguerite Lacroix

Département de linguistique et de traduction

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.) en traduction

Novembre 1999

© Marguerite Lacroix, 1999



P
25
U54
2000
n. 004

REGARDANT LE...
MONTRE...
MONTRE...

...

...

...

...

...

...

...

...

...



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

MONTRÉAL ET SES COMMUNAUTÉS LITTÉRAIRES :
REGARD CRITIQUE SUR LA LITTÉRATURE ET LA TRADUCTION.

présenté par :

Marguerite Lacroix

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Paul ST-PIERRE
Président-rapporteur

Alexis NUSELOVICI
Directeur de recherche

Brenda HOSINGTON
Membre du jury

Mémoire accepté le : 9 février 2000

À la mémoire de mon père

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire	V
Avant-propos	VI
Chapitre premier	
TRADUCTION DE LA VILLE, LANGAGE ET RÉCIT	1
Ville, langage et récit	
La ville traduite : représentation littéraire au XIX ^e et au XX ^e siècles	
Problématique de la représentation de la ville contemporaine : Marc Augé	
Les pratiques imaginaires de la ville : Michel de Certeau	
Chapitre deux	
MONTRÉAL SAISIE PAR LES LITTÉRATURES	36
Chapitre trois	
ÉTUDE DE CORPUS : ANALYSE DES ANTHOLOGIES ET RECUEILS LITTÉRAIRES PUBLIÉS À L'APPROCHE DU 350 ^e ANNIVERSAIRE DE MONTRÉAL	71
ÉPILOGUE	99
BIBLIOGRAPHIE	101

Sommaire

Le travail de recherche entrepris dans le cadre de notre mémoire se veut une réflexion sur la portée de la traduction littéraire à Montréal. Espace traversé de frontières imaginaires et réelles entre les communautés littéraires publiant en français et en anglais, et les groupes culturels dont elles sont issues, Montréal a joué au fil des décennies un rôle structurant dans les œuvres des écrivains, tout en constituant un enjeu important dans l'institution de la littérature québécoise. En nous inspirant entre autres des réflexions de l'historien et sociologue Michel de Certeau sur les pratiques de l'espace en milieu urbain, de l'anthropologue Marc Augé sur la fonction symbolique des lieux, et de Roland Barthes sur la possibilité d'une sémiologie urbaine, nous tenterons de saisir certaines des dynamiques de traduction des lieux de la ville à l'oeuvre dans les récits, de même que la manière dont ceux-ci peuvent servir à consolider, à déplacer, ou à percer les frontières spatiales, culturelles et linguistiques dans l'imaginaire.

Le désir de traduire la ville qui s'exprime à travers les deux littératures se voisinant à Montréal correspond-il également à un désir de traduire l'Autre dans la ville de même que la littérature qu'il a produite? L'examen d'un corpus de huit anthologies et recueils littéraires publiés à l'approche du 350^{ième} anniversaire de la ville de Montréal révèle que la traduction n'y joue qu'un rôle extrêmement réduit, les œuvres écrites dans l'autre langue ayant été exclues sauf une exception. Ce constat témoigne du cantonnement encore marqué des littératures évoluant dans le contexte montréalais. Nous nous penchons sur les raisons et les enjeux qui expliquent cette absence et nous avançons l'hypothèse que la publication de ces anthologies marque peut-être le terme d'une certaine perspective idéologique sur l'institution littéraire québécoise, les initiatives visant à rapprocher les communautés littéraires montréalaises par le biais de la traduction s'étant multipliées depuis. Parallèlement, Montréal continue à exercer une influence prépondérante dans un grand nombre d'œuvres publiées dans chacune des deux langues depuis 1992, esquissant le portrait d'une ville de plus en plus hétérogène, signe qu'un travail important s'effectue aux frontières urbaines à mesure que les lectures possibles des lieux de la ville se multiplient.

*La culture est une nuit incertaine
où dorment les révolutions d'hier, invisibles,
repliées dans les pratiques – mais des lucioles,
et quelquefois de grands oiseaux nocturnes, la traversent,
surgissements et créations qui tracent la chance d'un autre jour.
Cette nuit océanique me fascine et m'interroge.*

Michel de Certeau
La culture au pluriel

Avant-propos

Lorsque vint le moment de préciser une proposition de recherche aux fins de ce mémoire de traduction, je venais de prendre connaissance d'un événement littéraire montréalais qui suscita chez moi un intérêt renouvelé pour le domaine de la littérature à Montréal, laquelle, on le sait, évolue au sein de deux langues et de deux mondes. Les deux traditions littéraires qui s'y sont développées, à tout le moins en ce qui concerne la deuxième portion de ce siècle, sont étroitement liées à l'évolution de la ville, mais chacune ayant traduit cette dernière de manière différente. De plus, les contacts entre les deux communautés littéraires apparaissent peu nombreux, du moins jusqu'à tout récemment et ce, même au sein de l'appareil critique qui s'est élaboré autour des œuvres et qui s'est vivement intéressé à la représentation littéraire de Montréal. Une première question s'imposait alors à mon esprit : comment envisager le rôle et la portée de la traduction dans un tel contexte. c'est-à-dire un lieu urbain où les langues se voisent constamment et se départagent l'espace réel et imaginaire? Cette réflexion allait me lancer sur un parcours qui me permettrait de puiser dans les disciplines qui m'ont sans cesse inspirée et nourrie, notamment la sociologie, l'anthropologie et la littérature, sphères dont l'apport à la structuration épistémologique et disciplinaire de la traduction délimite des terrains d'investigation et de réflexion des plus stimulants.

Cet itinéraire nous conduit d'abord, au chapitre premier, à réfléchir à la ville en tant qu'espace social circonscrit et partagé par le biais du langage, et qui semble avoir de tout temps suscité récits et représentations. L'anthropologie a fourni des outils permettant de réfléchir à la fonction symbolique du récit dans la structuration sociale de l'espace; ceux-ci

peuvent-ils s'appliquer à l'étude des grandes villes contemporaines? L'étude de la littérature des XIX^e et XX^e siècles illustre le rapport toujours prégnant entre ville, langage et récit; nous nous sommes engagée dans les voies théoriques ouvertes par Michel de Certeau afin de saisir en quoi pourrait consister une « pratique imaginaire de la ville ».

Au deuxième chapitre, nous nous attardons à retracer l'évolution, depuis les années 1950, du rapport entre ville et littérature au sein de chacune des traditions littéraires s'étant nourries du terreau montréalais. Nous observons que de la cartographie figée qu'elles dessinent d'abord, les pratiques imaginaires de la ville que permet l'exploration littéraire couvrent, au fil des décennies, un territoire de plus en plus étendu et varié et ce, quelque soit la langue d'écriture. Nous explorons les raisons qui mettent en lumière ces déplacements, tout en faisant une analyse de l'enjeu particulier qu'a longtemps représenté Montréal pour les écrivains de langue française.

Enfin, c'est à une étude de corpus qu'est consacré le troisième chapitre, lequel réunit un ensemble d'anthologies et de recueils littéraires publiés en français et en anglais durant la période précédant le 350^e anniversaire de la fondation de Montréal. Quel aperçu ces ouvrages donnent-ils, par le choix des textes et des auteurs proposés, de la pratique imaginaire de la ville qu'est Montréal? Aura-t-on eu recours à la traduction afin de faire cohabiter les deux traditions littéraires sous la couverture d'un même livre? La publication de ces ouvrages a-t-elle constitué une occasion de franchir la frontière linguistique ou, au contraire, est-elle le reflet d'un cantonnement au sein des traditions littéraires respectives? Voilà les questions auxquelles nous avons tenté de répondre à la lumière de l'analyse effectuée dans les chapitres précédents.

L'écriture d'un mémoire et la réflexion qui l'alimente sont indissociables des motivations profondes qui animent l'étudiante et l'auteure. Chacun des chapitres est ponctué de passages dans lesquels nous explorons d'une manière plus personnelle notre propre rapport à la ville qu'est Montréal en 1999, les transformations que nous y observons, et notre enthousiasme envers les pratiques culturelles sans cesse renouvelées que le plurilinguisme semble susceptible de générer; ces « surgissements et créations qui tracent la chance d'un autre jour¹ », selon la formule si juste de Michel de Certeau.

¹ Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1980, p. 211.

CHAPITRE PREMIER

TRADUCTION DE LA VILLE, LANGAGE ET RÉCIT

Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville; c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper.

(George Perec, *Espèces d'espaces*)

Ces pages seront écrites auprès d'une fenêtre qui donne sur la rue. Une rue comme il y en a des centaines dans cette ville, bordée de ses escaliers-colimaçons, de sa piste cyclable en été sur laquelle défilent des cyclistes au coup de pédale tantôt enjoué, vigoureux, tantôt las ou accablé. C'est la marche qui prend la relève en hiver, celle des gens de mon quartier qui se rendent au travail, à l'épicerie, à l'école ou que sais-je encore : c'est plutôt moi qui leur prête des destinations, des motifs, des intentions, selon les signes qui s'offrent à mon oeil obstinément curieux. Ces déambulations incessantes ont quelque chose de fascinant, d'hypnotisant. Elles m'entraînent, sans que j'aie à quitter mon fauteuil, vers d'autres espaces, ou plus avant dans le dédale de mes pensées; mouvement qui en déclenche un autre, vient pallier ses hésitations, relancer ses enthousiasmes.

Une ville : de la pierre, du béton, de l'asphalte. Des inconnus, des monuments, des institutions. Mégapoles. Villes tentaculaires. Artères. Foules. Fourmilières¹?

Au delà de cette rue, à quelques minutes d'un pas alerte qui me mènerait vers l'ouest, une destination qui m'est chaque fois source de plaisir, quelle que soit la saison : le marché Jean-Talon, où j'irai faire les courses en fin d'après-midi, reprendre le pouls d'une certaine activité citadine, entrer chez Sami Fruits et me transporter l'espace de

¹ Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Denoël/Gonthier, 1974, p. 91.

quelques instants sur une place de marché à Istanbul ou à San Salvador. Tourbillon de sensations et d'idiomes, d'odeurs et de couleurs, la vie qui s'impose, ici, sans arrière-pensée ni préambule; si j'avais à pointer du doigt sur une carte le cœur de la ville, je crois que c'est en ce lieu métissé qu'il se poserait d'abord, tout en sachant bien que si cœur il y a, ils sont nombreux.

Qu'est-ce que le cœur d'une ville? L'âme d'une ville? Pourquoi dit-on qu'une ville est belle ou qu'une ville est laide? Qu'y a-t-il de laid dans une ville? Comment connaît-on une ville? Comment connaît-on sa ville²?

« Sa » ville : les inventaires et les itinéraires qui la composent et lui donnent substance ont cette particularité de nous sembler uniques, malgré l'anonymat supposé de l'entité « ville ». Pourtant, ce qui rend chaque parcours toujours plus ample et diversifié, c'est bien la présence des autres urbains autour de nous, lesquels nous permettent de varier à l'infini les motifs et les détours de nos vagabondages intérieurs.

Si je choisis, par ce long préambule d'introduire le sujet de cette réflexion sur la ville, la littérature et Montréal, c'est que celle-ci prend d'abord racine dans de telles prises de vue et les intuitions qu'elles suscitent. Il n'y a rien de bien neuf à constater que Montréal constitue depuis nombre d'années un vaste laboratoire sur les plans culturel et social; mais au-delà de cette observation, comment faire autrement, pour orienter ma démarche, sinon en commençant par cerner ce qui, aperçu du cadre restreint de ma propre fenêtre, me porte incessamment vers l'ailleurs et vers les autres.

² Georges Perec, *Espèces d'espaces*, p. 91.

Ville, langage et récit

La force de symbole de la ville a parcouru l'imaginaire judéo-chrétien depuis la fondation des grandes villes mythiques, dont la puissance d'évocation réverbère jusqu'à nos jours sous des formes variées. On pense naturellement à Babel, incarnation de l'audace et de l'ambition humaine, actualisées par le travail concerté d'une collectivité; projet qui demeura inachevé puisque Dieu introduisit la diversité des langues pour punir les hommes de leur impertinence. Impossible désormais de s'entendre et de poursuivre une telle œuvre aux prétentions quasi-divines; voilà en tous cas le message de non-communicabilité des langues à laquelle on associe Babel encore de nos jours, mais qui correspond du même coup à la naissance de la traduction. La portée de ce mythe se répercute jusqu'à nous, à l'orée du XXI^e siècle, en cette ère de brassages culturels et linguistiques à grande échelle qui viennent transformer le visage de nombre de grandes villes. Nous continuons à vouloir en sonder le sens; sa figure continue à être évoquée jusque dans les titres de romans, comme par exemple dans *Babel prise deux*, de Francine Noël, qui adopte pour cadre le Montréal de la fin des années 80³.

De tous les récits évoquant la fondation des villes mythiques ou historiques en Occident, c'est celui de Babel qui met en relation de manière la plus explicite ville et langage; un rapport fondamental est fait entre l'édification de la première et la nature du second. « L'étrangeté à retenir dans ce texte bien connu réside dans le lien mis entre

³ Francine Noël, *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique*, Montréal, VLB éditeur, 1990.

construction de la ville et langue », écrit François Marty dans *La bénédiction de Babel*⁴. Car l'existence du langage, tout comme celle de la ville, repose sur une convention du même ordre; tous deux ont pour fonction de réunir les êtres humains.

Le lien [...] entre *langue* et *ville qui rassemble autour de son signal dressé*, manifeste ce qui ne devrait être qu'une banalité : la langue, dans le moment même où elle communique un propos, pose un rassemblement, celui de la convention – trop radicale pour être autre chose que tacite – de « s'entendre » dans cette langue⁵.

Fonder une ville, nous disent les historiens de la ville, consistait d'abord à délimiter un espace et en affirmer le caractère éminemment culturel, c'est-à-dire portant la marque de l'être humain plutôt que celle de la nature. La ville arbore dès sa conception une intention qui sera réalisée et authentifiée à la fois par l'acte et par la parole.

Le groupement urbain a débuté dès que s'en est dit le projet. Il n'est pas arbitraire [...] de percevoir un enjeu de l'échange linguistique là où il est question de bâtir une ville et d'en préparer le matériau⁶.

La fondation des villes anciennes supposait effectivement le déploiement d'une symbolique unissant acte et parole : l'édification d'un temple ou d'un autel, s'accompagne d'un rite, c'est-à-dire d'une parole, d'un récit. Ainsi, en Mésopotamie, on faisait enfermer dans les fondations ou dans les murs du monument un objet sur lequel était inscrit le récit de l'institution de la ville par le roi. « Il conçut des plans jour et nuit, pour établir cette ville, pour ériger un noble sanctuaire, une résidence pour les grands dieux, et des palais pour (sa)

⁴ François Marty, *La bénédiction de Babel*, Paris, Cerf, 1990, p. 11.

⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁶ *Ibid.*, p. 11.

royale demeure⁷ »; telle se lit une antique dédicace assyrienne gravée sur un prisme d'argile sept siècles avant notre ère. À cet égard, l'analyse que fait Michel de Certeau des fonctions du récit en regard des pratiques d'espace confirme l'action que l'un exerce sur l'autre; il lui assigne entre autres le rôle d' « opérations de bornage ». Ces dernières établissent des « contrats narratifs et (des) compilations de récits », qui ont « la fonction de fonder et d'organiser des espaces », c'est-à-dire des « aires sociales et culturelles plus ou moins étendues⁸ ». L'objet premier et fondamental de cette partition de l'espace, c'est la différenciation, opération dans laquelle le récit joue un « rôle décisif », qui dépasse la simple description.

Mais « toute description est plus qu'une fixation », c'est « un acte culturellement créateur ». Elle a même pouvoir distributif et force performative (elle fait ce qu'elle dit) quand un ensemble de circonstances se trouve réuni. Alors elle est fondatrice d'espaces. Réciproquement, là où les récits disparaissent [...], il y a perte d'espace : privé de narration (comme on le constate tantôt en ville, tantôt à la campagne), le groupe ou l'individu régresse vers l'expérience, inquiétante, fataliste, d'une totalité informe, indistincte, nocturne⁹.

Primauté de l'action narrative, par conséquent, le temple abritant et protégeant les inscriptions anciennes étant lui-même destiné à « faire signe¹⁰ », rappel monumental du geste et du récit fondateur, ainsi que du pacte conclu non seulement entre les hommes mais également et peut-être surtout avec les dieux, afin que puisse se poursuivre l'œuvre de

⁷ *Naissance de l'écriture. Cunéiformes et hiéroglyphes* (Galeries nationales du Grand Palais, 7 mai-9 août 1982), Paris, Éditions de la réunion des musées nationaux, 1982, p. 234.

⁸ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard, 1990, p. 181.

⁹ *Ibid.*, p. 181-182.

¹⁰ Marie-Claire Kerbrat, *Leçon littéraire sur la ville*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 9.

création, sans crainte de s'attirer les foudres célestes.

Si le rite de fondation d'une ville présuppose le rassemblement, il marque tout autant la séparation et ce, à plusieurs titres. Le récit qui en fait état est paradoxalement « monologue du pouvoir¹¹ », parce qu'il n'exprime toujours que « la parole royale, confirmée par les prêtres¹² », ce qui signale dans un premier temps l'écart déjà existant entre une élite politique, un pouvoir, et les habitants ordinaires de la ville. De plus, la ville doit son existence à l'établissement d'une frontière, moment premier d'une différenciation qui n'ira qu'en se complexifiant.

La division du travail entre la ville et la campagne correspond à la séparation entre le travail matériel et le travail intellectuel, et par conséquent entre le naturel et le spirituel. À la ville incombe le travail intellectuel : fonctions d'organisation et de direction, activités politiques et militaires, élaboration de la connaissance théorique (philosophie et sciences)¹³.

Un historien de la ville rapporte qu'un hiéroglyphe ancien ayant servi à désigner la ville était formé d'un cercle au centre duquel était dessinée une croix¹⁴. Celle-ci évoque un carrefour, le lieu vers lequel convergent les êtres humains pour échanger marchandises, paroles et langues, hommes et femmes. Le cercle désigne l'enceinte, ligne de démarcation entre l'intérieur et l'extérieur, entre culture et nature. Symbole dont l'économie englobe de manière admirable les caractéristiques de toute ville : rencontre, mais du même souffle,

¹¹ Lewis Mumford, *La cité dans l'histoire*, Paris, Plon, p. 154.

¹² *Ibid.*, p. 154.

¹³ Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Seuil, p. 38.

¹⁴ in Richard Lehan, *The City in Literature: An Intellectual and Cultural History*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, p. 13.

frontière; délimitation d'un territoire propre et définition d'une identité et du même coup, assignation à l'extérieur de cette frontière de tout ce qui est impropre, étranger. La ville oscille entre ces deux termes, identité et relation, dynamique exprimée par l'entremise d'un langage spatial grâce auquel les êtres humains inscriraient leur marque sur le sol. Réfléchissant sur le rôle fondamental de l'espace dans l'expérience humaine et sociale, l'anthropologue Marc Augé relève trois formes élémentaires de construction de l'espace social, lesquelles évoquent d'assez près le signe hiéroglyphique que nous décrivions. Il s'agit de la ligne, de l'intersection des lignes et du point d'intersection. Ces signes topographiques peuvent également être exprimés en ces termes :

On pourrait parler, d'une part, d'itinéraires, d'axes ou de chemins qui conduisent d'un lieu à un autre et ont été tracés par les hommes, d'autre part, de carrefours et de places où les hommes se croisent, se rencontrent et se rassemblent, [...] et, enfin, de centres plus ou moins monumentaux, qu'ils soient religieux ou politiques, construits par certains hommes et qui définissent en retour un espace et des frontières au-delà desquels d'autres hommes se définissent comme autres, par rapport à d'autres centres et d'autres espaces¹⁵.

Tous les dispositifs spatiaux étudiés par l'anthropologie, affirme Augé, mettent à jour cette dynamique de l'identité et de la relation. Ils servent à établir et affirmer l'identité du groupe par l'intermédiaire de l'identité assignée au lieu, tout en désignant et en reléguant à l'extérieur de celui-ci ce qui est jugé comme une menace (externe ou interne) à l'intégrité du lieu et du groupe. « L'organisation de l'espace et de la constitution des lieux sont, à l'intérieur d'un même groupe social, l'un des enjeux et l'une des modalités des pratiques

¹⁵ Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil (Librairie du XX^e siècle), 1992, p. 74.

collectives et individuelles¹⁶. » L'espace et ses configurations possibles constituent ainsi un moyen de penser l'identité et la relation. Un dispositif symbolique ancré dans le lieu servira à assurer cette assise identitaire dans le temps. « Chaque nouveau parcours, chaque répétition rituelle en conforte et en confirme la nécessité¹⁷. »

Le processus de différenciation que vient amorcer la fondation de la ville ne s'est pas accompli sans violence, si l'on se fie une fois de plus aux mythes. Un fratricide est associé à la fondation de la première ville biblique, Hénoc : le meurtre d'Abel par Caïn, après que Dieu eut manifesté sa préférence pour l'offrande du premier (fruit de la nature) à celle du deuxième (fruit de son labeur). La légende de la fondation de Rome en fait également le théâtre d'un fratricide, Remus ayant payé de sa vie l'affront d'avoir traversé le sillon tracé par Romulus pour marquer les limites de la ville à laquelle il avait donné son nom. De tels exemples rappellent la coupure brutale que peut signifier l'inscription sur le sol d'un propre. La fondation de Montréal, comme de nombreuses autres villes en Amérique, s'est en effet accomplie au prix des violences et de la domination exercée à l'endroit des peuples autochtones.

Les habitants de Babel avaient eux aussi cherché à « se faire un nom », apparemment forts de cette langue unique qui aurait pu leur permettre de réaliser leur projet commun. Celle-ci aurait-elle pu être garante du succès de leur entreprise, c'est-à-dire la construction de la tour/ville? Et si le destin de Babel était une bénédiction, plutôt que châtement? se demande François Marty, en suggérant qu'ultimement, le plus grand danger qui menaçait

¹⁶ Marc Augé, *Non-lieux*, p. 67.

¹⁷ *Ibid.*, p. 69.

Babel, c'était que sa langue « ne laiss(ait) point d'altérité¹⁸ ». Si le langage peut donner naissance à une identité, et s'il peut servir à nommer un lieu, c'est en détourner la portée véritable que de chercher à fonder ces deux dimensions uniquement sur du même.

En ce sens, se faire à soi-même un nom, comme individu ou comme groupe, est une perversion radicale du langage, condamnant les paroles les plus denses, celles qui nomment les personnes, à être trompeuses¹⁹.

La langue unique grâce à laquelle l'on avait cru pouvoir achever l'œuvre de la tour comportait par conséquent un danger intrinsèque, celui de l'instauration d'un système clos, d'un repli sur un propre qui risquait de ne mener que vers l'indifférentiation et l'autisme. Les villes comme les cultures seraient plutôt le fruit d'une synthèse jamais complètement achevée, irriguées d'une dynamique constante entre identité et altérité, des lieux de métissage en puissance. Telle est peut-être l'intuition qui doit se laisser saisir à la lecture du mythe babélien, et qui doit continuer à guider notre réflexion sur la ville et le langage encore aujourd'hui.

Là où il y avait « langue une », selon l'expression biblique, surgissent une multiplicité d'idiomes et une dispersion linguistique qui est avant tout diversification, retournant la malédiction en bénédiction et ouvrant les espaces du dialogue. Opération métisse qui permet de considérer l'ensemble des langues, dans leurs rapports mutuels et leur complémentarité, comme constituant, par leur exercice et en tant que telles, le phénomène du langage²⁰.

Le bagage symbolique qui nous est transmis par les villes mythiques et historiques

¹⁸ François Marty, *La bénédiction de Babel*, p. 13.

¹⁹ *Ibid.*, p. 13.

²⁰ François Laplantine et Alexis Nouss, *Le métissage*, Paris, Flammarion, 1997, p. 35.

est par conséquent d'une grande richesse, comme en font foi les nombreuses légendes qui en rapportent la fondation. S'y décèle un lien primordial entre ce lieu que l'on appelle la ville et le langage, l'entité sociale que constitue la première étant dès le premier instant médiatisée par la deuxième. « La ville est une *médiation* parmi les médiations », rappelle Henri Lefebvre dans *Le droit à la ville*²¹. Le langage permet de fonder un propre (de « se faire un nom »), en s'appropriant un espace et lui associant l'identité du groupe. L'action narrative, confirme Michel de Certeau, sert entre autres à établir un « théâtre d'actions²² », c'est-à-dire qu'elle « donne espace » aux actions qui vont être entreprises; elle « crée un champ » qui sert de « base » et de « théâtre » à celles-ci. Le récit (et le langage grâce auquel il se déploie) joue donc un rôle structurant dans l'organisation de l'espace. Mais sa fonction ne se résume pas seulement à « autoriser l'établissement de limites », précise Michel de Certeau; il en autorise tout à la fois « le déplacement ou le dépassement²³ ».

La ville traduite : représentation littéraire au XIX^e et au XX^e siècles

La ville est la forme sociale exemplaire du désir de dépassement chez les êtres humains. Or cette volonté ne semble s'accomplir qu'en vertu d'une ambiguïté fondamentale, que des visions prophétiques telles que la « Jérusalem céleste » et la Cité de Dieu de saint Augustin semblent vouloir conjurer. Mais il restera toujours aussi le souvenir de Babylone, de Sodome et de Gomorrhe, autant de noms évoquant le châtement divin

²¹ Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, p. 54.

²² Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, p. 182.

²³ *Ibid.*, p. 182.

flottant comme un rappel au-dessus de la ville. De nos jours, l'on n'a qu'à penser à la fascination qu'exercent les nombreux « films-catastrophe » mettant en scène la destruction imminente de la cité par une force toute puissante pour constater à quel point ce motif trouve encore une résonance dans la conscience populaire. Dans l'introduction à son étude *The Image of the City in the Western Literature*, Burton Pike rappelle les sentiments ambigus auxquels les villes bibliques et de l'Antiquité restent associées jusqu'à aujourd'hui:

From the beginning, the image of the city served as a nexus of many things, all characterized by strongly ambivalent feelings: presumption (Babel), corruption (Babylon), perversion (Sodome and Gomorrah), power (Rome), destruction (Troy, Carthage), death, the plague (The City of Dis), and revelation (the heavenly Jerusalem). In Christian thought, the city came to represent both Heaven and Hell²⁴.

Dieu a fini par quitter la ville et son regard ne scrute plus les moeurs et coutumes des citadins; il a graduellement été remplacé par un rationalisme qui a étendu son emprise dans toutes les sphères de la vie urbaine. En dépit de ceci, les représentations de la ville, particulièrement depuis l'avènement de la ville industrielle, n'ont cessé de se déployer, souvent sous la bannière du paradoxe et de l'ambiguïté. Elles oscillent entre utopie et dystopie, progrès et déchéance, idéal de vie collective et extrême solitude, moeurs policées et luxure, harmonie civile et violence.

Aujourd'hui, la ville fait signe(s). La ville nous parle; elle prolonge le monologue

²⁴ Burton Pike, *The Image of the City in Modern Literature*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1980, p. 7.

intérieur qui habite le sujet moderne, souvent après en avoir elle-même suscité le cours. Comme l'écrit Roland Barthes, « La cité est un discours et ce discours est véritablement un langage : la ville parle à ses habitants, nous parlons notre ville, la ville où nous nous trouvons, simplement en l'habitant, en la parcourant, en la regardant²⁵ ». Il existe une malléabilité du matériau urbain, un espace de jeu créé par le réseau toujours complexe et polysémique qui s'offre à la lecture, et permet à la subjectivité d'appréhender, d'apprivoiser ou de rejeter la ville, de se l'approprier et de s'y mouler. Un mouvement incessant et dispersé anime la ville, lequel n'est pas sans évoquer le flot ininterrompu, scandé de méandres et de soubresauts, de notre propre pensée. « À vrai dire, les rapports entre la ville et l'imaginaire sont infinis. Nous ne pouvons guère parler de littérature ni même de peinture occidentale sans nous référer à de constantes explorations de la ville, à d'inépuisables parcours possibles²⁶ », fait observer le poète Fernand Ouellette.

La ville est devenue, dans la sphère littéraire, un miroir possible de la subjectivité, un contrepoint aux déambulations de la conscience et aux dédales de l'inconscient qui se déploient dans le récit. Voilà cependant un développement relativement récent de l'histoire de la littérature moderne en Occident, tout comme celle des Beaux-Arts : les conventions qu'exigeaient le souci de réalisme ont peu à peu été délaissées au cours du XIX^e siècle pour faire place à d'autres formes d'expérimentation et de représentation de l'espace. La ville a laissé une marque indélébile sur l'imaginaire moderne, et joué un rôle déterminant dans

²⁵ Roland Barthes, « Sémiologie et urbanisme », *Architecture d'aujourd'hui*, no. 153, décembre 1970-janvier 1971, p. 11-13.

²⁶ Fernand Ouellette, « La ville et l'écriture », in *En forme de trajet*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996, p. 138.

l'élaboration d'une esthétique littéraire qui lui est propre. Dans un ouvrage récent²⁷, l'essayiste américain Richard Lehan établit un lien étroit entre l'évolution historique et culturelle de la ville occidentale et les modes de représentation littéraire de celle-ci. De la ville commerciale du XVII^e siècle à la ville industrielle du XIX^e puis de cette dernière à la ville « transnationale » (*world-stage*) ou post-industrielle, la ville et la littérature ont participé d'une intertextualité dont il est possible de dégager des thèmes, des figures caractéristiques et des genres narratifs selon les différentes époques.

I came to see that literary elements were reconceptualized in the face of historical and cultural change, including the commercial, industrial and postindustrial realms through which the city evolved. Thus, as literature gave imaginative reality to the city, urban changes in turn helped transform the literary text²⁸.

Selon l'analyse de Burton Pike dans *The Image of the City in Western Literature*, la représentation de la ville qui se dégage des textes littéraires est graduellement passée, au cours du XIX^e siècle, de l'image d'une ville statique à celle d'un ville en mouvement :

During the nineteenth century the word-city was increasingly represented in literature as an unstable refraction of an individual consciousness rather than as an object fixed in space [...] The city in literature became fragmented and transparent rather than tangible and coherent, a place consisting of bits, pieces, and shifting moods; it came to stand under the sign of discontinuity and dissociation rather than community²⁹.

Moment charnière de ce parcours de la littérature occidentale, l'image du flâneur,

²⁷ Richard Lehan, *The City in Literature: An Intellectual and Cultural History*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1998.

²⁸ *Ibid.*, p. XV.

²⁹ Burton Pike, *The Image of the City in Modern Literature*, p. 71-72.

étroitement associée à Baudelaire, est fréquemment évoquée lorsqu'il est question du rapport entre ville et littérature. Plusieurs critiques identifient ce poète à l'avènement d'un mode nouveau d'appréhension et de métaphorisation de la réalité urbaine; la déambulation et le hasard sont conçus comme étant propices à la rêverie et susceptibles de « faire trébucher sur les mots comme sur les pavés, heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés », selon les vers célèbres de Baudelaire. Cet éveil aux multiples sensations que procure la ville n'est plus mû par le souci de rendre plus tard sur papier une description exacte d'une scène ou de personnages, comme l'ont fait les romanciers naturalistes tels que Balzac et Zola pour dépeindre la réalité urbaine de Paris, et Dickens pour évoquer celle de Londres. L'expérience de la ville industrielle et de la foule qui l'habite et y circule sera désormais appréhendée et traduite de l'intérieur, elle servira de déclencheur, de tremplin vers autre chose : états d'âme, émotions, souvenirs... Elle peut contribuer à transformer le matériau littéraire; voilà semble-t-il le cœur même de la recherche esthétique de Baudelaire, qui écrivit dans l'introduction au *Spleen de Paris* :

Quel est celui de nous qui n'a pas, en ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale, sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience?

C'est surtout dans la fréquentation des villes énormes, c'est au croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant³⁰.

Le texte baudelairien, commente Walter Benjamin, est fortement imprégné du mouvement de la foule, de son rythme et de ses accents imprévus. « La foule était le voile

³⁰ Charles Baudelaire, *Le spleen de Paris*, Paris, Livre de poche, 1964, p. 14.

mouvant; c'est à travers lui que Baudelaire a vu Paris³¹. » Belle métaphore que choisit à son tour Benjamin pour illustrer le caractère éminemment kinesthésique de l'expérience ainsi traduite par Baudelaire. Le motif de la foule a joué selon lui une influence déterminante sur l'esthétique du poète.

La masse, pour Baudelaire, est une réalité si intérieure qu'on ne doit pas s'attendre à ce qu'il la dépeigne. Ce que chacun de nous a de plus essentiel, il est bien rare qu'il le traduise sous forme descriptive [...] Baudelaire ne décrit ni la population ni la ville. C'est ce qui lui permet d'évoquer l'une à travers l'autre³².

Tout est mouvement dans la ville, tourbillon, choc, heurt. Le flâneur n'apparaît plus seulement comme celui qui « cueille » au passage des images au gré de ses déambulations; il se laisse habiter par la foule, mais le matériau dont il s'imprègne est mixte, celle-ci est à la fois accueillante et menaçante, attirante et rebutante. L'écrivain demeure conscient de ce qui, en la masse humaine, demeure insondable et imprévisible; Baudelaire, selon Benjamin, « n'a cessé de sentir le caractère inhumain de cette foule³³ ». Ce rassemblement humain au sein de la ville, c'est celui auquel le capitalisme du XIX^e siècle a donné naissance, en voie de devenir cette « foule solitaire » de plus en plus définie par l'anonymat et l'individualisme. Le contexte dans lequel elle évolue, c'est celui de la migration des paysans vers la grande ville à la recherche de travail, ainsi que des grands bouleversements que connut Paris dans sa chair même avec les grands travaux du baron Haussmann.

³¹ Walter Benjamin, « Thèmes baudelairiens », in *Œuvres II. Poésie et révolution*, Paris, Denöel, 1971, p. 241.

³² *Ibid.*, p. 240.

³³ *Ibid.*, p. 247.

Transformation que Baudelaire sut capter dans une image saisissante, celle de ce cygne blanc égaré des *Tableaux parisiens*, qui cherche vainement à s'ébrouer dans la poussière d'un ruisseau ancien qui aurait autrefois irrigué Paris. La ville, c'est aussi ce lieu où se superposent traces du passé et signes de la contemporanéité; sa matérialité même nous éveille au passage du temps et à l'histoire.

Une fois les exigences du naturalisme mises de côté, un rapport de plus en plus serré entre la trame de représentations et de signes qui abondent dans la ville et l'expression d'une subjectivité dans l'œuvre littéraire semble donc s'établir. Transformation qui s'observe notamment dans un déplacement graduel du point de vue narratif vers une intériorité souvent médiatisée par la ville et sa compagne métonymique, la foule.

The naturalistic city is centripetal: life is controlled from a center of urban force; the modernist city is centrifugal: the center moves outward to symbolic correspondances in space and time. The naturalistic narrator observes forces at work from a center; the modernist narrator finds the center becoming more complex and opaque, his or her own vision more subjective³⁴.

Cette évolution trouve un de ses exemples les plus classiques chez James Joyce, la ville de Dublin passant d'un lieu décrit dans le menu détail dans *Dubliners* à un univers de plus en plus subjectif et éclaté, imprégné de symbolisme, avec *Ulysses*. « [...] À mesure que le symbole l'emporte sur l'événement, les lieux perdent leur précision, toute la ville s'intériorise³⁵. » Dublin subira donc au fil des œuvres de Joyce une métamorphose qui suit de près la recherche esthétique de l'écrivain.

³⁴ Richard Lehan, *The City in Literature*, p. 70.

³⁵ Jean Paris, *Joyce*, Paris, Seuil (Écrivains de toujours), 1979, p. 79.

[...] Cette ville des villes est aussi le siège d'une comédie esthétique aux cent actes divers : de cycle en cycle, elle ne laisse pas d'évoluer, de conquérir tous les aspects, toutes les dimensions, de sorte que, métropole de *Dubliners*, elle deviendra labyrinthe dans *Dedalus*, Méditerranée dans *Ulysses*, pour, éclatant enfin, former l'immense nébuleuse de *Finnegans Wake*³⁶.

L'expérience de la ville dans les œuvres littéraires du XX^e siècle se conjugue fréquemment sur le mode dysphonique; les signes urbains offerts à la lecture peuvent heurter, ils peuvent quelquefois sembler d'une opacité telle que le regard devient incapable de les déchiffrer et de les interpréter. Ou encore, c'est l'écart signifiant et signifié qui peut être objet de déroute, et qui peut servir à accentuer la perte d'identité chez un auteur ou un personnage. Les signes de la ville peuvent être discordants; ils peuvent offrir à la conscience les preuves tangibles qui permettent de jauger le fossé entre le passé et le présent, l'appartenance et l'exil, entre soi et les autres. Ils peuvent servir, selon l'agencement que l'on en fait, à illustrer la part d'ombre de la subjectivité humaine, et toute la gamme des émotions dysphoniques associées à la ville que sont la solitude, la peur, l'aliénation, la violence et l'anomie. Mais quelque négative que soit la valence qui leur est attribuée, les signes urbains appellent toujours la traduction.

Quelle que soit la forme de sa présence, qu'elle joue fonction d'arrière-scène, de motif en filigrane, de personnage ou de figurante, la ville est par conséquent à la fois une figure structurante de l'œuvre littéraire et un inépuisable objet de réflexion sur la vie contemporaine. Impossible d'envisager la condition humaine aujourd'hui et les modes de coexistence des individus et des groupes sans faire référence à cette « forme sensible de la

³⁶ Jean Paris, *Joyce*, p. 77.

vie sociale », pour emprunter au titre de l'ouvrage de Pierre Sansot³⁷, que demeure la ville à l'orée du vingt-et-unième siècle.

Problématique de la représentation de la ville contemporaine : Marc Augé

De quel type de lieu ou d'espace parlons-nous lorsqu'il s'agit de la ville à la fin du XX^e siècle? Quels rapports sociaux engendre-t-elle? Quel rôle doit-on assigner à la représentation dans le cadre mouvant qui la constitue? Autrefois un espace clairement délimité par ses murs et marqué en son centre, ses frontières sont devenues de plus en plus poreuses, et sa ligne de démarcation extensible. Sa réalité contemporaine se constitue de plus en plus comme un appel à la multiplicité, au pluralisme, à la relativité. La problématique de la ville et de ses représentations, en interrogeant les notions d'espace et de lieu, a fait l'objet d'une attention soutenue aussi bien en anthropologie qu'en études littéraires. Au sein de la première discipline, le concept même de lieu dans sa définition traditionnelle, c'est-à-dire un espace constitué et préservé à partir d'un appareil symbolique unifié, et donc constitutif à la fois de l'identité du groupe et des individus qui en font partie, semble achopper lorsqu'il est question de penser la ville à la fin du XX^e siècle, lieu hétérogène par excellence. Un certain nombre de facteurs externes (complexification des échanges, globalisation de la planète, migrations et déplacements croissants) et internes à la discipline (critique de l'eurocentrisme des modèles théoriques et méthodologiques, entre autres) ont rendu nécessaire une telle remise en question. La possibilité de circonscrire un « lieu anthropologique » à partir duquel pourraient être élucidés tous les phénomènes

³⁷ Pierre Sansot, *Les formes sensibles de la vie sociale*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.

régissant la vie d'un groupe comme un système clos, commence de plus en plus à ressembler à un fantôme, expose Marc Augé dans deux ouvrages récents, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité* et *Anthropologie des mondes contemporains*³⁸.

Et l'ethnologue, à rebours, se fait fort de décrypter à travers l'organisation du lieu (la frontière toujours postulée et balisée [...] bref la géographie économique, sociale, politique et religieuse du groupe) un ordre d'autant plus contraignant, et en tout cas évident, que sa transcription dans l'espace lui donne l'apparence d'une seconde nature³⁹.

Fantôme qui fait écho à celui du groupe ainsi constitué, dont les membres cherchent à se doter d'une identité « une fois pour toutes⁴⁰ ». Mais qu'entend plus précisément l'anthropologue quand il fait appel à la notion de lieu? Celle-ci désigne « à la fois des espaces réels et le rapport que leurs utilisateurs entretiennent avec ces espaces⁴¹ ».

Le lieu se définira comme identitaire (en ce sens qu'un certain nombre d'individus peuvent s'y reconnaître et se définir à travers lui), relationnel (en ce sens qu'un certain nombre d'individus, les mêmes, peuvent y lire la relation qui les unit les uns aux autres) et historique (en ce sens que les occupants du lieu peuvent y retrouver les traces diverses d'une implantation ancienne, le signe d'une filiation)⁴².

Ces dimensions se travaillent et se réitèrent grâce à un dispositif spatial qui fait intervenir à la fois une pratique et une symbolique motivées par un souci de préservation et activées

³⁸ Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992 et *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier/Flammarion, 1994.

³⁹ *Non-lieux*, p. 57-58.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 59.

⁴¹ *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, p. 156.

⁴² *Non-lieux*, p. 56.

par un principe de reconnaissance. Un tel modèle peut, du moins en apparence, être appliqué assez aisément à l'étude des sociétés de moindre population. Mais peut-il suffire à rendre compte de l'extrême complexité des mondes dans lesquels nous évoluons aujourd'hui? Voilà une des questions que pose Augé dans les ouvrages ci-mentionnés.

Il faut prêter attention aux changements qui ont affecté les grandes catégories à travers lesquelles les hommes pensent leur identité et leurs relations réciproques⁴³.

Interrogation qui concerne au premier chef la ville contemporaine dont le « caractère est intrinsèquement hétérogène⁴⁴ ». La ville est un amalgame de mondes qui « se combinent dans la réalité spatiale de la ville⁴⁵ ». Elle est elle-même un monde (« un espace symbolisé, avec ses repères, ses monuments, sa puissance d'évocation⁴⁶ ») tout en étant tout le contraire d'un univers clos; la ville a prise sur le monde entier, d'où la difficulté pour l'ethnologie de cerner un objet d'étude précis lorsque celle-ci est concernée.

De plus, la ville participe étroitement des phénomènes de transformation des sociétés modernes, sur lesquels se penche longuement Augé. Selon lui, ceux-ci ont altéré notre rapport au temps (accélération de l'histoire), à l'espace (rétrécissement de la planète) et à la collectivité (individualisme de plus en plus marqué). C'est sous la figure de l'excès qu'Augé décrit ces développements; il traite de « surabondance spatiale, surabondance

⁴³ Marc Augé, *Non-lieux*, p. 55-56.

⁴⁴ Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, p. 154.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 155.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 158.

événementielle et d'individualisation des références⁴⁷ », caractéristiques qui contribueraient à annuler l'une ou l'autre des dimensions du lieu traditionnellement définies par l'anthropologie, c'est-à-dire l'identitaire, le relationnel et l'historique. Certains espaces seraient ainsi déficitaires, rien ne permettrait de leur conférer une identité précise hormis celle de leur fonction, qui se réduit le plus souvent à n'être que des lieux de passage. De tels espaces sont des « non-lieux »; ce sont ces espaces « où l'on coexiste ou cohabite sans vivre ensemble, où le statut de consommateur ou de passager solitaire passe par une relation contractuelle avec la société⁴⁸ ». Ils seraient de plus surdéterminés par le système de consommation où dominent les images, c'est-à-dire des représentations dont la seule fonction est de reproduire cette structure, au détriment d'un rapport « authentique » et direct avec le monde réel et autrui. La prolifération des non-lieux entraînerait ce qu'il nomme une situation de « surmodernité », contexte de « mise en spectacle⁴⁹ », de mise à distance exacerbée qui viennent saper l'un ou l'autre des termes définissant le lieu de leur effectivité sociale et de leur potentiel référentiel.

Or le trait le plus pervers de la surmodernité brièvement évoquée plus haut est une « mise en spectacle » du monde qui nous habitue insensiblement à n'avoir de rapport au monde et aux autres qu'à travers des images [...]. Avec ses grandes surfaces, ses aéroports, ses publicités, les relais de toutes sortes qu'elle offre à l'image, ses incertitudes spécifiques, ses zones inqualifiables mais aussi avec ses séductions propres (nouvelles réalisations, grands projets, illuminations, inaugurations, événements qui donnent eux-même lieu à production d'images), la ville tend à récapituler la matière du monde,

⁴⁷ *Non-lieux*, p. 55-56.

⁴⁸ Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, p. 157.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 157.

éléments, un « travail » dynamique qui s'effectue selon une « chaîne d'opérations spatialisantes » dont la combinatoire calque la forme même des récits. C'est grâce aux décalages sans cesse produits par ce travail que surgissent les conditions de possibilité d'une production créatrice, « une poïétique cachée⁶⁹ », laquelle inscrit et transforme la culture au quotidien. Les « pratiquants ordinaires de la ville », dont les pas innombrables résonnent sans finalité apparente, participent ainsi à une création journalière des lieux et des espaces qui la constituent, se jouant des « totalisations imaginaires de l'oeil » qui construisent l'espace géométrique, élaborant leur propre trame urbaine.

Les réseaux de ces écritures avançantes et croisées composent une histoire multiple, sans auteur ni spectateur, formée en fragments de trajectoires et en altérations d'espaces : par rapport aux représentations, elle reste quotidiennement, indéfiniment, autre⁷⁰.

Perspective sur la ville que traduit admirablement un des romans de la *Trilogie new-yorkaise* de Paul Auster, *City of Glass*. Quinn, auteur de romans policiers et marcheur citadin invétéré, est lancé par le hasard à la poursuite d'un dénommé Stillman, et tentera de dégager le sens des errances quotidiennes de celui-ci à travers les dédales de la ville. Mais il ne parvient pas, au terme de son aventure, à déterminer si celle-ci lui est réellement arrivée ou si elle fut le produit de sa propre invention; du récit qu'il a échafaudé, il ne reste que la matérialité de la ville, et les pas qu'il croit y avoir fait résonner. La narration est au cœur de l'expérience anthropologique de l'espace, traçant des parcours, élaborant des récits qui sont nos « transports en commun », écrit Michel de Certeau, empruntant à la langue

⁶⁹ *L'invention au quotidien*, p. XXXVIII.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 142.

grecque le sens littéral du mot *metaphorai*.

À cet égard, les structures narratives ont valeur de syntaxes spatiales. Avec toute une panoplie de codes, de conduites ordonnées et de contrôles, elles règlent les changements d'espace (ou circulations) effectués par les récits sous la forme de lieux mis en séries linéaires ou entrelacées : d'ici (Paris), on va là (Montargis); cet endroit (une pièce) en inclut un autre (un rêve ou un souvenir); etc⁷¹.

Récits dont les ramifications se trouvent décuplées dès qu'il est question d'en fournir une description ou de faire intervenir des acteurs. Ils s'appuient en outre sur une série de propositions qui servent à indiquer le mode de passage d'un lieu à un autre, « modalités » qu'il est possible de caractériser.

[...] Le transit peut être affecté d'une modalité « épistémique », concernant la connaissance (par exemple : « il est incertain que ce soit ici la place de la République ») ou « aléthique », concernant l'existence (par exemple : « le pays de Cocagne est un terminus improbable »); ou « déontique », concernant l'obligation (par exemple : « de ce point-ci, vous devez passer à celui-là »)⁷².

Qu'ils soient « quotidiens ou littéraires », les récits constituent par conséquent un mode fondamental d'appréhension et de traduction de l'espace, et cette observation vaut particulièrement en regard de l'espace urbain. Mais, pourrait-on se demander, à quel impératif secret obéissent les marcheurs? Quel élan profond suscite et anime les récits de déambulation? Certeau répond à cette question en expliquant que « les figures de ces mouvements (synecdoques, ellipses, etc.) caractérisent à la fois une « symbolique de l'inconscient » et « certains procédés typiques de la subjectivité manifestée dans le

⁷¹ *L'invention du quotidien*, p. 170.

⁷² *Ibid.*, p. 171.

discours⁷³ ». La subjectivité s'élabore et se structure dans un rapport constant entre la quête d'un « propre », qui ne peut s'accomplir qu'en fonction d'un agent extérieur, un autre, et la promesse sans cesse différée que ce processus de différenciation entraîne. « Pratiquer l'espace », conclut Michel de Certeau, « c'est, dans le lieu, *être autre et passer à l'autre*⁷⁴ », tandis que s'organisent « indéfiniment un *ici* par rapport à un *ailleurs*, une « familiarité » par rapport à une « étrangeté⁷⁵ ». Les lieux ne constituent, dans cette optique, que des « semblants du propre⁷⁶ », des marqueurs incomplets, des repères inachevés; même les noms propres qui les désignent contribuent paradoxalement à cette érosion qui permet, en revanche, d'y insérer, par l'entremise du récit, des tremplins vers le souvenir ou le rêve, de déclencher des détours narratifs, de les transformer en palimpsestes. Une telle analyse rappelle combien infinies sont les traductions possibles de la ville et des lieux qu'elle rassemble.

Les aventures narrées que sont les récits s'élaborent selon un certain nombre de figures possibles, poursuit Certeau, lesquelles constituent autant de « formes élémentaires de pratiques organisatrices d'espace⁷⁷ », parmi lesquelles on retrouve la *frontière* et le *pont*, qui font toutes deux signe vers la traduction. Si « le récit ne se lasse pas de poser des

⁷³ *L'invention au quotidien*, p. 155.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 164.

⁷⁵ *Ibid.* p. 191.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 156.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 172.

frontières⁷⁸ », à travers la série de différenciations à laquelle il doit son déploiement, il permet tout autant d'en dévoiler le caractère paradoxal et mouvant et d'en susciter le déplacement.

Mais cet acteur, du seul fait qu'il est la parole de la limite, crée la communication autant que la séparation; bien plus, il ne pose un bord qu'en disant ce qui le traverse, venu de l'autre. Il articule. Il est *aussi* un passage. Dans le récit, la frontière fonctionne comme tiers. Elle est un « entre deux »⁷⁹ [...].

Le pont, malgré l'ouverture qu'il suggère, n'en est pas moins une figure qui entretient elle aussi l'ambiguïté essentielle au travail qu'effectue le récit. C'est par son intermédiaire qu'un premier mouvement vers l'étranger s'opère, une transgression, en quelque sorte, hors des frontières du propre, mais qui ultimement ramène à ce qui, au-dedans, participait déjà de cette « inquiétante familiarité⁸⁰ ».

Transgression de la limite, désobéissance à la loi du lieu, il figure le départ, la lésion d'un état, l'ambition d'un pouvoir conquérant, ou la fugue d'un exil, de toute façon la « trahison » d'un ordre. Mais en même temps il dresse un ailleurs qui égare, il laisse ou fait resurgir hors des frontières l'étrangeté qui était contrôlée à l'intérieur, il donne ob-jektivité (c'est-à-dire expression et re-présentation) à l'altérité qui se cachait en deçà des limites, de sorte qu'à retraverser le pont et à revenir dans l'enceinte le voyageur y retrouve désormais l'ailleurs qu'il avait d'abord cherché en partant et fui ensuite en rentrant⁸¹.

Le récit jongle donc avec ces deux figures de la frontière et du pont; il

⁷⁸ *L'invention au quotidien*, p. 186.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 187.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 189.

⁸¹ *Ibid.*, p. 188-189.

métamorphose l'une en l'autre, ressortissant à une « logique de l'ambiguïté », que nourrissent les « histoires d'interaction » sur lesquelles il se fonde. Les voies ouvertes ici par Michel de Certeau permettent de mieux saisir les modalités de traduction des lieux de la ville dans les œuvres littéraires. Celles-ci s'articulent sur des pratiques de l'espace et l'on peut s'attendre à ce qu'elles mettent en scène des parcours, des déambulations ou des déplacements susceptibles d'être étudiés de plus près. Par exemple, les passages durant lesquels un personnage ou le sujet-écrivain déambule (physiquement ou mentalement) dans un décor urbain et s'y mesure ou s'y « réfléchit » méritent une attention particulière. Il semble possible de suggérer, en lisant un certain nombre de romans « montréalais » sous cet éclairage, que de tels épisodes jouent un rôle important dans le déroulement du récit. À quels motifs (dans les deux sens du terme) correspondent ces déambulations? Qu'est-ce qui « fait marcher », dans une œuvre littéraire? Quels sont les itinéraires tracés par ces voyages que sont les récits littéraires? Vers quelles destinations intérieures tendent les procès cheminatoires d'un acteur dans une œuvre donnée?

Circuler dans la ville en cette fin de siècle semble le plus souvent correspondre soit à un moment particulièrement intense ou crucial de la quête d'identité chez le protagoniste ou le sujet-écrivain, soit à un désir de transgression, ou de changement, de transformation. Si elle contribue d'une certaine manière à donner consistance aux lieux par lesquels elle passe, réaffirmant le caractère propre d'une ville, là n'est pas toujours son but premier. Elle constitue aussi une occasion de jauger le connu et l'inconnu, de se mesurer à de l'autre ou à de l'ailleurs, d'effectuer un travail sur les frontières : à tenter de saisir ce qui est poreux en elles, ce qui est susceptible de bouger, même imperceptiblement, d'être déplacé et

de l'actualité et du spectacle⁵⁰.

Le lieu, Augé l'associe en revanche à la modernité; il permettrait entre autres à l'individu de continuer à y reconnaître le lien qui le rattache au passé et le situe dans une continuité. La ville parvient encore à regrouper des lieux jusqu'à aujourd'hui, mais ceux-ci seraient de plus en plus menacés de disparaître. Si les non-lieux ont tendance à y abonder, constate Augé, elle n'est pas encore totalement envahie par eux.

Mais tout le tissu urbain n'est pas intégralement affecté par la surmodernité. Et nous voici au cœur de notre sujet : les villes sont encore une combinaison de lieux; en ce sens, elles relèvent de la modernité. Mais on s'inquiète, d'autre part, de les voir se dépersonnaliser, s'uniformiser, s'étendre comme des empires, susciter des identités secondes qui s'affirment hors d'elles ou contre elles⁵¹.

Dès lors, semble se demander implicitement Augé, quel type de symbolique ou quel mode de représentation pourrait bien servir à alimenter, en quelque sorte, un sens authentique ou renouvelé de la collectivité au sein de la ville? Une telle question, on le verra aux chapitres suivants, a été fréquemment posée en regard du rôle et du statut de la ville de Montréal sur le plan littéraire. Exprimé autrement : quelles sont les représentations urbaines susceptibles de traduire une identification à la fois individuelle et collective à cette entité polymorphe? De faire de cette dernière un « lieu » au sens, positif, où il entend cette notion? Fait intéressant, c'est vers la littérature qu'Augé se tourne lorsqu'il s'agit de fournir des exemples de représentations d'espaces urbains qui pourraient être, en ce XX^e siècle,

⁵⁰ Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, p. 174.

⁵¹ *Ibid.*, p. 158.

véritablement des lieux au sens anthropologique du terme. Mis en scène par les œuvres littéraires, ces derniers deviendraient ainsi la marque symbolique d'une certaine appartenance à une ville spécifique, reflet d'une cohésion dont la littérature contribuerait en partie à baliser les repères. La ville moderne, écrit-il, a été « exemplairement objet de représentations⁵² », comme en ont suscité Paris, New York ou Vienne. Augé évoque le Paris des écrivains du XIX^e siècle, le flâneur insouciant qu'il voit chez Baudelaire, les chansons composées plus tard à Saint-Germain-des-Prés. Que faire alors de ces villes où se voisinent plusieurs langues, et dont les lieux sont souvent investis de mémoires collectives distinctes? L'identification à une ville peut-elle reposer sur un fondement autre que l'unanimité de langue et de culture? Voilà une des questions que pose inévitablement une ville telle que Montréal, où, jusqu'à tout récemment, l'on a persisté à vouloir établir un lien très étroit entre représentation des lieux et langue littéraire. « [...] la ville (Montréal) se retrouve au cœur des enjeux de la définition de la langue littéraire⁵³ », commente Marie-Andrée Beudet.

Nous assisterions aujourd'hui, poursuit Marc Augé à une raréfaction des représentations (« se représenter la ville devient plus difficile »), phénomène qui prendrait racine dans une « crise des représentations de la contemporanéité⁵⁴ », provoquée et perpétuée par la multiplication des non-lieux. Faut-il déduire de tels propos que la ville est en voie de devenir illisible, voire intraduisible, tant pour le citoyen que pour l'écrivain? Un

⁵² Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, p. 156.

⁵³ Marie-Andrée Beudet, « Langue et urbanité dans la littérature québécoise », *Tangence*, no. 48, septembre 1995, p. 56-64.

⁵⁴ *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, p. 156.

survol des œuvres nombreuses inspirées de Montréal au cours de la deuxième moitié de ce siècle tend à démentir cette affirmation. Voilà pourtant ce que semble conclure Augé en réfléchissant sur les répercussions qu'entraînent les non-lieux sur les plans urbain, social et symbolique.

L'éloignement des lieux du travail et des lieux de vie [...], le chômage [...], la tendance au regroupement ethnique, dans les banlieues où la vie s'organise difficilement, entraînent de nouveaux modes d'identification qui ôtent à la ville comme telle son pouvoir de captation poétique, de séduction et d'identification⁵⁵.

Les représentations culturelles auxquelles Augé voudrait associer la ville de façon positive semblent figées dans une certaine vision romantique des grandes capitales européennes; l'analyse qu'il propose nous paraît empreinte d'une nostalgie pour ces « jours meilleurs » qu'auraient connu les villes. D'ailleurs, les œuvres dont il est question n'ont elles-mêmes pas échappé à un certain degré de commodification. De plus, il ne faut pas oublier que c'est en s'imprégnant des conditions historiques propres à leur époque que des écrivains comme Zola ou Baudelaire ont décrit leur ville et réfléchi à son sujet, conditions qui, rappelons-le, étaient davantage marquées par les bouleversements que par la stabilité; les transformations dont ces villes furent témoins touchaient aussi au cœur même du lieu dans tous ses aspects.

Rien ne permet de conclure que les tensions générées par les phénomènes urbains contemporains ne peuvent à leur tour susciter une interrogation pouvant être traduite sur le plan culturel et esthétique. Ce sont plutôt les formes que prendront cette expression qui sont susceptibles de changer et de surprendre, tout en se démarquant des conventions esthétiques

⁵⁵ Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, p. 167.

établies. Les pratiques musicales et poétiques urbaines actuelles telles que le hip hop et le rap en sont un exemple probant. Ces courants se saisissent d'un matériau proprement urbain, en travaillent les contradictions et les tensions, pour tenter d'en faire une synthèse dans laquelle se reconnaissent dans une large proportion les jeunes urbains de toutes origines.

À l'argument d'une raréfaction des représentations émanant du contexte urbain, on pourrait opposer que depuis le XIX^e siècle, la ville a occupé une place prépondérante dans l'imaginaire social. On peut évoquer, pêle-mêle, côté littérature, la Prague de Kafka, le Londres de Virginia Woolf, l'essor du roman policier, le New York de Dos Passos et plus récemment de Paul Auster; côté cinéma, *Metropolis*, de Fritz Lang, *Les ailes du désir* de Wim Wenders ou encore *Jésus de Montréal*, de Denis Arcand, et *Un zoo la nuit*, de Jean-Claude Lauzon. Jamais auparavant réalités et images urbaines n'ont-elles habité aussi intégralement la conscience occidentale. Ces exemples témoignent du lien profond et complexe entre ville et littérature. Le rôle de cette dernière n'est assurément pas d'offrir systématiquement au lecteur l'image rassurante de repères identitaires, même si elle peut aussi jouer cette fonction de reconnaissance souvent attribuée à l'appareil symbolique. La potentialité de la littérature réside davantage dans le projet sans cesse renouvelé d'interroger les dynamiques qui animent la subjectivité dans ses rapports avec le monde extérieur : l'identité, le langage, tout en sondant ces problèmes on ne peut plus contemporains que posent les questions de l'appartenance, de l'exil, de l'errance et du métissage. Voilà l'angle sous lequel les notions de lieu et d'espace doivent être pensés, c'est-à-dire en fonction non seulement de leur efficacité en rapport avec la sédimentation de la culture, mais aussi de sa

transformation. Le matériau urbain, de plus en plus diversifié et hybride, ne peut que nourrir et donner corps à une telle réflexion. « Aujourd'hui, écrit Michel Butor, nous ne vivons jamais dans un lieu unique; nous avons toujours une localisation compliquée⁵⁶ [...] ». Dans un essai sur le rôle que joue l'espace dans la structure du roman, Butor conclut avec cette réflexion sur la portée de la littérature :

Bien sûr, c'est d'abord dans l'espace des représentations que le roman introduit sa modification essentielle, mais qui ne voit comment les informations réagissent sur les parcours et sur les choses, comment donc, à partir d'une invention romanesque, des objets peuvent être effectivement déplacés, l'ordre des trajets transformé⁵⁷.

Les pratiques imaginaires de la ville : Michel de Certeau

C'est vers une réflexion approfondie sur la spatialité que s'est tourné l'historien et sociologue Michel de Certeau lorsqu'il a voulu tenter de comprendre les déplacements et les innovations qui sont sans cesse réintroduites dans l'espace de la culture, en dépit de l'état de « totalitarisme » que semblent chercher à imposer les mécanismes du discours, et dont s'inquiète Marc Augé lorsqu'il fait référence à cette prolifération des non-lieux. Quelque chose échappe sans cesse aux systèmes discursifs, malgré les « manières de faire » qu'ils planifient et préconisent, avance Michel de Certeau. Il est nécessaire de faire dévier l'analyse vers autre chose que les structures de reproduction des appareils de pouvoir, affirme-t-il, si nous voulons être à même d'appréhender les dynamiques qui s'y immiscent et en altèrent le programme.

⁵⁶ Michel Butor, *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1964, p. 71.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 58.

Ce qu'une pratique fait de signes préfabriqués, ce que ceux-ci deviennent pour les utilisateurs ou les récepteurs, voilà un essentiel qui pourtant demeure en grande partie une inconnue. Là se produisent des mouvances ou des stagnances que ne saisit pas la seule analyse des signifiants [...] . La gestion d'une société laisse un énorme « reste ». Sur nos cartes ça s'appelle culture, flux et reflux de rumeurs sur les plages avancées de la planification⁵⁸.

Ainsi, « des manières de vivre le temps, de lire les textes ou de voir les images⁵⁹ » dérogent sans cesse à ce qui avait été prévu, organisé, planifié par un savoir organisateur. Il en est de même pour les pratiques de l'espace, la ville constituant un objet d'études privilégié puisqu'elle est le théâtre où celles-ci foisonnent et se déploient inlassablement.

Ainsi les *manières de pratiquer l'espace* échappent à la planification urbanistique : capable de créer une composition de lieux, de pleins et de creux, qui permettent ou interdisent des circulations, l'urbaniste est incapable d'articuler cette rationalité en béton sur les systèmes culturels, multiples et fluides, qui organisent l'habitation effective des espaces internes (appartements, escaliers, etc.) ou externes (rues, places, etc.) et qui les innervent d'itinéraires innombrables⁶⁰.

Dans cette optique, le phénomène de la ville en tant que *concept* est à dissocier du *fait urbain*. La ville correspond depuis toujours au « projet de surmonter et d'articuler les contradictions nées du rassemblement humain⁶¹ », c'est-à-dire de les soumettre à une rationalité objective. Le discours « utopique et urbanistique » qui accompagne cette volonté de planifier la ville sert «[...] à la fois (à) penser la pluralité même du réel et (à) *donner*

⁵⁸ Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1980 (édition originale 1974), p. 206.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 206.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 205.

⁶¹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 142.

effectivité à cette pensée du pluriel; c'est savoir et pouvoir articuler⁶² ». Ce faisant, il aspire à tout contenir; il refoule vers l'extérieur tout ce qui ne se laisse pas saisir, tout ce qui ne peut être assimilé à un « propre ». Or la culture est un phénomène irréductiblement pluriel; elle s'élabore dans un mouvement entre deux pôles : entre ce qui s'inscrit dans la durée et ce qui se renouvelle constamment, contre toute attente. Voilà la dynamique qui doit se laisser saisir; les outils conceptuels proposés par Michel de Certeau empruntent à notre connaissance du langage et de ses potentialités et peuvent être appliqués à l'analyse du rapport ville-littérature.

La ville contemporaine, Michel de Certeau la décrit dans *L'invention du quotidien* comme « le plus démesuré des textes humains⁶³ ». Conçue comme une totalité, elle n'est elle-même qu'une fiction; l'espace ordonné que le regard peut parfois contempler du haut d'un gratte-ciel ou d'un promontoire, entretient l'illusion d'un savoir immobile capable de tout saisir et organiser en elle. Vision qui « continue à construire la fiction qui crée des lecteurs, qui mue en lisibilité la complexité de la ville et fige en texte transparent son opaque mobilité⁶⁴ ». Néanmoins, ce que la rationalité urbanistique a tenté de circonscrire une fois pour toutes ne se laisse pas aisément comprimer.

[...] Force est de constater que si, dans le discours, la ville sert de repère totalisant et quasi mythique aux stratégies socio-économiques et politiques, la vie urbaine laisse de plus en plus remonter ce que le projet urbanistique en excluait. Le langage du pouvoir « s'urbanise », mais la cité est livrée à des mouvements contradictoires qui se compensent et se combinent hors du

⁶² *L'invention du quotidien*, p. 143.

⁶³ *Ibid.*, p. 140.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 141.

pouvoir panoptique⁶⁵.

Sitôt que l'on pénètre à l'intérieur de cet espace innervé par les trajets et les déplacements, c'est bien le mouvement de la foule des citadins qui nous happe, figure connue de la littérature et de la sociologie, ces « marcheurs, *wandersmänner*, dont le corps obéit aux pleins et aux déliés d'un texte urbain qu'ils écrivent sans pouvoir le lire⁶⁶ ». Comment s'y prendre pour scruter l'incessante activité de ces « pratiquants ordinaires de la ville », pour y déceler une logique? Certeau suggère que les pratiques de l'espace correspondent à plus d'un titre à une autre pratique bien humaine, celle du langage. L'analyse de ces pratiques peut reposer sur le « repère théorique » offert par ce dernier, c'est-à-dire « la constitution de phrases propres avec un vocabulaire et une syntaxe reçus⁶⁷ ». Les pratiques de l'espace s'organisent, d'une part, à partir d'un ordre spatial préalablement construit, composé de codes et de taxinomies (les « lieux »); d'autre part, dès qu'un déplacement s'effectue à l'intérieur de ces paramètres, il résulte de cette opération une part d'ambiguïté, analogue à l'écart produit entre un mot prononcé et la réalité qu'il tente de désigner (l'« espace »), ou encore, entre le sens propre et le sens figuré. « En somme, résume Certeau, l'espace est un lieu pratiqué⁶⁸ »; rien ne lui confère les propriétés d'univocité ou de stabilité attribuées au lieu (qui est la définition même d'un « propre »), sa pratique s'apparentant en tout point à la lecture. Un va-et-vient s'opère entre ces deux

⁶⁵ *L'invention du quotidien*, p. 144.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁷ *Ibid.*, p. XXXVIII.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 174.

transformé en pont. Voilà peut-être vers quoi tend ultimement le désir contemporain de traduire la ville, et c'est là une des questions que nous nous poserons dans le prochain chapitre en regard de Montréal.

CHAPITRE DEUX

MONTRÉAL SAISIE PAR LES LITTÉRATURES

Si les anges Daniel et Cassiel du film Les ailes du désir de Wim Wenders posaient aujourd'hui leur regard bienveillant sur Montréal et tendaient leur céleste oreille, de la rumeur indistincte qui leur parviendrait d'abord se dégageraient peu à peu des récits égrenés dans une multitude de langues, s'ils allaient par exemple faire un tour du côté des quartiers Parc Extension, Villeray, ou Côte-des-Neiges. On peut imaginer que pour chaque nouveau venu dans la ville, à peine un premier pas est-il posé sur le sol urbain, le premier parcours esquissé, qu'un nouveau récit s'élabore qui ne cessera de se déployer et de s'inscrire dans cet espace; il ou elle se mettra à pratiquer celui-ci à la fois de manière plus libre et plus contrainte, à mesure que les lieux se mettent pour lui, elle, à faire sens.

J'ai en tête un ami tout récemment arrivé à Montréal afin de tenter de s'y tailler une nouvelle vie. Ses premiers déplacements se font plan en main, cherchant à établir quelques repères, à faire coïncider les lieux observés aux noms qui leur ont été donnés, jusqu'à ce que ceux-ci acquièrent une lisibilité propre. Puis il lui faudra chercher un appartement convenable pour sa femme et son fils encore là-bas; il devra approfondir sa lecture de la ville, prendre le pouls des quartiers qu'il arpente, comparer telle rue à telle autre, mettre un peu d'ordre, en somme, dans cette cacophonie de signes qu'il doit constamment interpréter. Ce faisant, il la fait sienne, cette ville, elle lui parle chaque jour un peu plus, sa géographie physique et humaine s'imprime dans son imaginaire, la carte qui l'aidait d'abord à s'orienter laissant de plus en plus la place au libre parcours. Un matin, en sortant, il oubliera de prendre le plan laissé la veille sur la table de cuisine, pour rejoindre la foule anonyme des marcheurs dans la ville.

La frontière, le pont : ces figures éminemment évocatrices de la traduction acquièrent une portée toute particulière lorsqu'il s'agit de traiter de Montréal et de littérature; un ensemble de facteurs liés à la conjoncture politique et linguistique en rendent d'emblée l'analyse complexe, pour qui ose souhaiter s'en faire un portrait global. Le rapport à l'espace urbain et la représentation littéraire des lieux sont des éléments révélateurs, entre autres, de l'« ambiguïté ontologique¹ » qui est partie intégrante de la fibre de Montréal. Aux représentations couramment associées à la ville en littérature, et dont nous avons traité en première partie, se juxtaposent et s'entremêlent les questions d'ordre identitaire, culturel et linguistique. Traiter, par exemple, d'aliénation urbaine dans un roman situé à Montréal dans les années 1940 ou 1950 tend à mettre en œuvre toute une série de références culturelles et linguistiques qui viennent se superposer à ce thème et mettre en lumière les divisions déjà en place. Aujourd'hui, il est impossible d'y vivre sans une conscience aiguë des frontières entre les langues, souligne l'écrivaine Gail Scott, en expliquant que Montréal présente « un contexte où l'on est constamment en traduction² », et que « le rapport à l'Autre ici passe par une hyperconscience linguistique³ ». L'écrivain montréalais Robert Majzels abonde dans le même sens : « In a territory of painstakingly negotiated, even legislated tongues, the illusion of language as natural or transparent is difficult to maintain⁴. » Voilà malgré tout une

¹ Hubert Aquin, « Essai crucimorphe », *Liberté*, vol. 5, no. 4, juillet-août 1963, p. 323.

² Gail Scott, « Quelques postures qui mènent au présent », in : *Littérature et dialogue interculturel*, sous la direction de Françoise Tetu de Labsade, Ste-Foy, Presses de l'université Laval, 1997, p. 118.

³ *Ibid.*, p. 119.

⁴ Robert Majzels, « Anglophones, francophones, barbarophones: writing with a broken language », *Matrix*, 49, 1996, p. 59.

situation qui est propice à l'écriture, poursuit-il. « The result is a kind of language discomfort which can be turned to advantage⁵. »

Dans un tel contexte, la notion de lieu dans ses dimensions identitaire, relationnelle et historique, pour reprendre ici la définition de l'anthropologue Marc Augé, devient pour le moins problématique. La mémoire à laquelle sont associés les lieux de Montréal, la signification historique qu'on leur prête, la valeur identitaire qu'on cherche à leur accorder, peuvent varier considérablement d'un groupe culturel ou linguistique à un autre. Leur désignation même peut faire l'objet d'une tentative de réappropriation par la nomination; à Montréal, par exemple, des noms d'artères importantes ont été changés dans le but avoué d'effacer certaines traces historiques rappelant la domination britannique. Et au moment d'écrire ce mémoire, la Société Saint-Jean-Baptiste cherche à raviver la mémoire de l'incendie du Parlement de 1848, Place d'Youville dans le Vieux-Montréal, en proposant de nommer cette journée « Jour de feu », et en suggérant que les Québécois se réunissent à chaque année dans ce lieu pour commémorer le triste événement⁶. Cet incident a fait l'objet d'un roman historique⁷; son auteur, Pierre Turgeon, a uni sa voix à celle de la SSJB qui veut rappeler les Québécois français à un souvenir devant confirmer la légitimité du projet souverainiste. Voilà un exemple probant d'une tentative de sauvegarde et de perpétuation d'une assise identitaire par l'intermédiaire du lieu; l'on fait appel à un dispositif symbolique dont la fonction première n'est pas nécessairement de chercher à analyser les événements

⁵ Robert Majzels, « Anglophones, francophones, barbarophones: writing with a broken language », p. 59.

⁶ Nouvelle entendue au journal parlé de Radio-Canada le 26 avril 1999.

⁷ Pierre Turgeon, *Jour de feu*, Montréal, Flammarion Québec, 1999.

dans toute leur complexité et à mesurer la distance qui nous en sépare, mais bien à les présenter en fonction d'un discours taillé sur mesure.

Dans l'exemple qui précède, le lieu est donc représenté en fonction d'une filiation particulière et exclusive. Or, les grandes villes telle que Montréal sont de plus en plus le cadre d'un rassemblement de filiations différentes; sur le plan de la représentation, les signes divers qui se trouvent fortement identifiés à la société d'accueil et dont on cherche parfois à investir les lieux n'ont pas la résonance symbolique nécessaire pour rallier les nouveaux venus à la conscience identitaire qui leur est proposée. Dès lors, la question de plus en plus pressante qui se pose est précisément celle dont le dramaturge montréalais Wajdi Mouawad dit qu'elle habite toute son œuvre : comment vivre ensemble, ici et maintenant⁸. Il nous faut plutôt envisager qu'à mesure que les lieux de la ville sont pratiqués, un quotidien s'invente qui pourra mener vers de nouvelles représentations urbaines susceptibles de nous inciter à saisir cette dimension toujours en devenir du lieu, plutôt que de ne chercher à en valoriser que la fonction stabilisatrice.

La ville est donc un rassemblement humain signifiant de plus en plus complexe, et l'aborder par le biais de la littérature permet peut-être de sonder ce « rapport à l'ici (qui) ne peut plus être de l'ordre de la fondation, de l'ontologie, de l'identité – il se définit désormais comme épreuve, comme passage (de la la naissance, du même à l'autre, de l'identique au changement)⁹ ». C'est dans cette optique que nous avons cherché à explorer la topographie particulière qui s'est élaborée dans ce va-et-vient entre la ville réelle et la ville imaginaire,

⁸ Entrevue radiophonique à Radio-Canada, *Indicatif présent*, fin avril 1999.

⁹ Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1988, p. 206.

et qui a nourri de façon importante les œuvres littéraires écrites à Montréal dans différentes langues – en français, en anglais et même en yiddish.

Les premières études comparatistes portant sur la scène littéraire montréalaise ont insisté sur la ségrégation des lieux et des espaces de la ville que reflètent les œuvres romanesques publiées depuis la Deuxième Guerre. Dans une analyse couvrant les romans montréalais publiés en français et en anglais entre 1945 et 1965¹⁰, Barbara Godard concluait que les barrières ethno-culturelles et socio-économiques caractéristiques de la réalité montréalaise étaient reproduites dans ces œuvres de facture néo-réaliste. « Montreal novelists use this geography of separateness instinctively¹¹ », observait-elle; aucun n'est vraiment parvenu durant cette période à donner une véritable image d'ensemble de la ville, les déplacements des personnages ne s'effectuant que dans les quartiers où évoluent leurs communautés respectives.

City novels of Montreal draw on this heritage of alienation and reification adding to it a new image of « two solitudes », of men failing to occupy wholly the ideal city, remaining locked in numerous ghettos within the city boundaries¹².

Le comparatiste Antoine Sirois était lui aussi parvenu à une conclusion semblable dans un ouvrage publié en 1967, *Montréal dans le roman canadien*, faisant état du découpage marqué entre l'est et l'ouest dans une proportion élevée de romans, et du cantonnement

¹⁰ Barbara Godard, « The geography of separatism », *Revue de l'Université Laurentienne*, 9 : 1, novembre 1976, p. 33-50.

¹¹ *Ibid.*, p. 35.

¹² *Ibid.*, p. 35.

géographique des littératures émanant des communautés de langues française, anglaise et juive. Selon Sirois, le boulevard St-Laurent « revêt l'aspect d'un mur séparant deux camps¹³ », la « Main » et ses alentours pouvant toutefois être considérés comme une zone-tampon, sorte de « frontière humaine que créent les Juifs¹⁴ ».

Ces études dessinent ainsi une première carte littéraire de Montréal, établie à partir de cette période durant laquelle le lien entre littératures se raffermir et devient de plus en plus explicite. Cette carte, c'est celle d'une ville cloisonnée où chaque groupe vit replié sur son propre espace, sauf peut-être pour une zone plus ou moins neutre du centre où l'on se rend pour travailler et pour se divertir. L'on s'y aventure de temps en temps, dans les romans en français, pour s'évader de la réalité de son quartier et rêver à l'inaccessible, comme Florentine et ses amies dans *Bonheur d'occasion*, « en s'arrêtant à chaque vitrine pour admirer des choses que jamais elles ne posséderaient¹⁵ ». Dans les romans anglophones, l'on a plutôt tendance à déambuler dans les rues avec assurance, sans toutefois s'aventurer, en règle générale, vers l'est. Le centre de la ville, c'est également le Mont-Royal, du haut duquel la ville peut être contemplée, et vers lequel le regard finit souvent par se tourner, tant dans les romans anglais que français, bien que ce lieu n'ait pas tout à fait le même sens pour les uns et les autres. Barbara Godard note que dans la grande majorité des romans de cette période, la montagne est un symbole des aspirations sociales, mais il est davantage confirmation du succès et du pouvoir social des uns, et rappel de la position inférieure des

¹³ Antoine Sirois, *Montréal dans le roman canadien*, Montréal, Didier, 1968, p. 24.

¹⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹⁵ Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 1993 (édition originale 1945), p. 19.

autres sur l'échelle sociale, les quartiers bien nantis de la ville étant situés sur ses flancs.

Indeed, while the mountain symbolizes the completion of the self [...] in the English-Canadian novel, the upward journeys of the French generally terminate in a realization of the desperate nature of their situation and their inability to enter this mountain world other than as visitors¹⁶.

Godard ira jusqu'à affirmer que « the two groups are describing different cities : they occupy conflicting imaginative and ideological realms¹⁷ ».

En dépit de cette apparente immobilité des frontières, il reste possible de déceler le pouls d'une ville dynamique dans les romans, que la langue d'écriture soit le français ou l'anglais. Le mouvement, le rythme évoqué, constate Antoine Sirois, vient quelque peu altérer cette image d'une ville divisée, que cette fébrilité urbaine soit vécue sous le signe de l'euphorie ou de la réticence. Dans les romans francophones, l'évocation de ce trait propre à la grande ville signale un travail s'effectuant sur une autre frontière, celle qui sépare la campagne de la ville, avec toutes les conséquences aux plans social et religieux que l'arrivée en ville suppose. Le passage suivant du roman *Poids du jour* de Ringuet (1949) relate l'expérience du jeune protagoniste qui débarque à Montréal pour la première fois, l'ampleur de la transformation pressentie étant annoncée ici par l'allusion au tremblement de terre.

Tout ce fracas laissait deviner la ville. Ce que Michel subitement saisit, au travers de cela et malgré cela, ce fut une vibration sourde et profonde qui était la respiration dure de la cité. Une rumeur immense, partout autour de lui venant des quatre points cardinaux. [...] Et même sous ses pieds, un grondement souterrain, comme annonciateur de quelque séisme. [...] Le jeune homme resta là encore un moment, à regarder les gens apparemment

¹⁶ Barbara Godard, « The geography of separatism », p. 40.

¹⁷ *Ibid.*, p. 45.

tous pressés, tous courant, et les choses pour lui curieusement heurtées¹⁸.

Cette géographie constituée d'espaces sociaux quasi-autonomes se verra également perpétuée dans certains romans ultérieurs qui situent leurs personnages dans un temps historique rappelant les années antérieures aux années 1960, notamment Michel Tremblay avec ses *Chroniques du Plateau*, et Mordecai Richler dont les romans décrivent avec force détail le quartier juif de son enfance. Le géographe Pierre Deslauriers s'est intéressé au déplacement des personnages dans les romans de Tremblay, Richler, Leonard Cohen et Hugh MacLennan, cherchant à voir de quelle manière « the awareness of belonging, and of being associated with a specific cultural group, may be reflected in their characters' itineraries through the city and in their perception of time and space¹⁹ ». Il conclut, sur la base des œuvres choisies pour son étude, que les frontières représentées sont en fait moins rigides qu'il n'y paraît à première vue, tandis qu'au sein de chaque communauté sont révélées des tensions et des disparités qui en bousculent quelque peu la cohésion, et qui sont souvent causées par des facteurs d'ordre socio-économique.

Their characters' values, and their behavior in the city's space, show physical and psychological boundaries that are much less clear-cut than most tend to believe or at least, than what common belief articulates. [...] Many passages in these books show a city divided along the lines of class rather than language or ethnic origins²⁰.

¹⁸ Ringuet (Philippe Panneton), *Le poids du jour*, Montréal, Éditions Variétés, p 121-122.

¹⁹ Pierre Deslauriers, « Very different Montreals: Pathways through the city and ethnicity in novels by authors of different origins », in *Writing the City: Eden, Babylon and the New Jerusalem*, Peter Preston and Paul Simpson-Housley eds., London and New York, Routledge, 1994, p. 112.

²⁰ *Ibid.*, p. 122.

Ce qui semble motiver en premier lieu les déplacements, conclut Deslauriers, ce sont les aspirations sociales, le désir de s'affranchir de sa condition économique, ce qui pourra faire passer les personnages de Mordecai Richler, par exemple, du quartier Mile-End à Outremont « en haut » ou à Westmount au terme de leurs péripéties. Mais s'aventurer à l'extérieur des frontières imaginaires identifiées à un groupe peut avoir un prix, et être représentée comme un exil ou un désaveu des siens en dépit de l'avancement social qui permet ce déplacement.

Dans un article consacré aux romanciers et nouvellistes juifs montréalais ayant publié en anglais²¹, Michael Benazon souligne qu'il est possible de cerner une problématique commune à la majorité de ces auteurs, celle du fragile équilibre entre intégration et continuité. La traversée des frontières urbaines est souvent représentée comme un parcours pouvant mener à la perte d'identité pour les protagonistes, malgré l'attraction que ceux-ci éprouvent pour le monde extérieur.

The protagonists of these fictions are greatly attracted to the world beyond their own community. That world may take the form of status acquired through money (as with Duddy Kravitz), Marxist idealism (as with the young people in Ted Allan's *Love is a Long Shot* and in Oscar Ryan's *Soon to Be Born*), *la vie en art* (as with the protagonists of Cohen's *The Favorite Game* and Richler's *Son of a Smaller Hero*), a more tolerant, liberal, unrestricted, cosmopolitan way of life (as favoured by practically all the Jewish writers), or the promise of a more sensuous, natural kind of love that appears possible in the conventional, middle-class, Jewish community [...] ²².

La ville agit à la fois comme symbole de l'enracinement de la communauté (l'attachement à un quartier lui-même condensé en une seule rue) et comme un rappel constant de sa

²¹ Michael Benazon, « The Politics of (Dis)Integration: Montreal Jewish Fiction in English » in *Renewing our Days: Montreal Jews in the Twentieth Century*, Ira Robinson and Mervin Butovsky eds., Montréal, Vehicule Press, 1995, p. 149-164.

²² *Ibid.*, p. 153.

possible désintégration. Pierre Nepveu a commenté le rôle central que joue la rue dans l'imaginaire juif montréalais.

Ambiguïté de la rue : elle est à la fois la quintessence de la ville, comme en témoigne jusque dans son nom la fameuse rue Saint-Urbain de Mordecai Richler. En même temps elle est un refuge contre la ville plus large, celle des autres, celle des affaires et des grandes institutions. L'histoire de la troisième solitude est celle de cette ambiguïté, selon un axe temporel qui va d'une occupation rapide, spontanée de la rue jusqu'à un stade terminal où elle est le plus souvent perdue, parce qu'on est allé vivre ailleurs, à Westmount, Hampstead ou Côte-Saint-Luc, où il n'y a pas de vraies rues²³.

Une nouvelle particulièrement éloquente à cet égard est celle de Jack Ludwig, *A Woman of her Age*²⁴, qui raconte l'histoire d'une vieille dame Juive habitant les hauteurs de Westmount, et dont le rituel hebdomadaire consiste à redescendre vers le quartier de sa jeunesse, coin Rachel et Saint-Laurent, pour y acheter du poisson dont elle ne sait plus ensuite que faire, et qui finit par imprégner tous ses vêtements, sa limousine et les lieux où elle passe.

Si l'expérience des frontières urbaines dans les romans écrits en français à Montréal durant la période 1945-65 s'accompagne fréquemment de l'expérience de la dépossession, certaines œuvres de la fin de cette période semblent s'acheminer vers une exploration différente des lieux qui la composent. Par exemple, un recueil de nouvelles de l'écrivaine

²³ Pierre Nepveu, « Les Juifs à Montréal : le tiers inclus? », in *Montréal : l'invention juive*, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Actes du colloque, 2 mars 1990, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1991, p. 78.

²⁴ Jack Ludwig, « A Woman of her Age », in *Canadian Jewish Short Stories*, Miriam Waddington ed., Toronto, Oxford University Press, 1990, p. 81-99. Cette nouvelle a été publiée pour la première fois en 1958.

Andrée Maillet publié en 1965, *Les Montréalais*, propose une nouvelle dans laquelle le sujet principal est bien celui de la déambulation urbaine. Intitulée « Le promeneur de Montréal », on y suit le narrateur qui capte au fil de ses randonnées des scènes de la vie urbaine. L'une de ses promenades le mène vers la rue Saint-Laurent, le seul endroit où l'on peut prendre un véritable bain de foule, explique-t-il – et où l'on peut se laisser imprégner par son animation et sa diversité.

Samedi soir, rue Saint-Laurent – les spasmes du néon, les odeurs de saucisses, de patates frites et de *gefiltefish* – l'homme n'est jamais isolé. [...] Il n'y a pas ici de foule précise, encadrée [...]. J'ai, moi aussi, le feu aux joues, l'éclair aux yeux, des mains énormes pleines de désirs. Je deviens la foule, vraiment, j'en vis! Je vis ici autrement qu'ailleurs, autrement plus qu'ailleurs²⁵.

Un peu plus loin, le narrateur poursuit :

Je ne viens pas ici seulement pour entendre parler le yiddish et toutes les langues de l'Europe, bien que je ne les comprenne pas, mais pour voir des faciès étranges. La rue Saint-Laurent me donne l'impression de voyager, et plus encore de choir soudainement en plein mitan de ce pays libre dont on parle pour en souhaiter l'existence, sans croire qu'il existe pour vrai. Et je suis un homme retrouvé parce qu'égaré au milieu des étrangers²⁶.

Ce choix du genre de la nouvelle pour rendre compte d'une lecture de la ville par un sujet en marche n'est peut-être pas anodin. Sa forme fragmentaire permet de poser un autre regard que ne le peut le roman de facture naturaliste. Elle signale l'expression d'une intériorité davantage médiatisée par la ville. Le matériau urbain acquiert ici une vitalité qui ne renvoie plus à une géographie de l'impuissance. Cependant, déambuler le long d'une rue en

²⁵ Andrée Maillet, *Les Montréalais*, Montréal, l'Hexagone (collection TYPO), 1987, p. 70-72.

²⁶ *Ibid.*, p.77.

observateur n'est pas nécessairement synonyme d'une véritable rencontre avec l'Autre, même si elle peut signaler une curiosité ou un intérêt réel. « [...] Ce que l'on risque de trouver, fait observer Pierre Nepveu, ce sont des signes de l'autre. Signes errants, décrochés, plus ou moins anonymes, sonores ou visuels²⁷ ». Peut-être. Là réside toute l'ambiguïté de ce pont ou voie commune que pourrait représenter la rue, pour rappeler une nouvelle fois Michel de Certeau. À partir de quel instant notre pas nous transforme-t-il en spectateur? Il est vrai que la *Main* force aussi cette question.

L'écrivain Hugh Hood publiait en 1967 un recueil de douze récits en prose, lesquels offrent un regard composite et singulier sur Montréal, qui se distinguent des œuvres précédentes en anglais ayant Montréal pour cadre. *Around the Mountain: Scenes from Montreal Life* propose une série de tableaux à mi-chemin entre la fiction et l'autobiographie, et au fil desquels le narrateur se déplace de quartier en quartier, toujours des coins de la ville jusque là moins fréquentés dans la littérature de langue anglaise. Ces récits sont comme autant de petits voyages; l'on y décrit le parcours entrepris pour arriver à destination, souvent un lieu situé dans une zone francophone, décrite comme une aire de vie à laquelle le narrateur participe et dont il rend compte avec sobriété. Partie de hockey hebdomadaire au Centre sportif de Laval, visite ponctuelle chez un disquaire préféré coin Bélanger et Papineau, fréquentation d'un bar quelque part sur le Plateau Mont-Royal... Ces courts récits « propose(nt) une entente beaucoup plus troublée de l'entente de base qui lie le sujet

²⁷ Pierre Nepveu, « Les Juifs à Montréal : le tiers inclus? », in *Montréal : l'invention juive*, op.cit., p. 83.

anglophone à Montréal²⁸ » que ne l'avaient fait jusque là les œuvres des autres écrivains anglophones montréalais.

Hood pratique une véritable circulation dans la ville (une mobilité littérale, dont le texte rend compte par le récit de randonnées accomplies à bicyclette ou d'expéditions effectuées en automobile) [...] son exploration de zones marginales ou limitrophes, comme son attention inhabituelle à la dimension française de la ville, le démarquent considérablement du point de vue habituel des autres auteurs anglophones et soulignent sa profonde originalité²⁹.

On sent bien, à travers cet ouvrage, tout comme dans le cas du promeneur d'Andrée Maillet, une action réelle de la ville sur le texte, celle-ci ne servant plus strictement d'arrière-scène, ou ne faisant plus l'objet d'une réflexion sporadique; c'est la vie urbaine dans son apparente banalité qui transpire de ces scènes captées ici et là dans la ville sous le signe du fragment.

Une fois tracée la carte en apparence immuable qu'esquissaient les romans urbains d'avant 1965, celle-ci ne demandait peut-être qu'à être bousculée, suggère Gilles Marcotte dans la préface à l'étude d'Antoine Sirois citée précédemment. « [...] Peu importe la couleur de ces traditions, le roman ne nous les montre qu'au moment où elles sont prêtes à s'écrouler. La ville ne prend pas garde à ce qui a été; elle existe en fonction de ce qui peut surgir³⁰. » Commentaire qui nous ramène à l'analyse proposée par Michel de Certeau au sujet du récit : il semble possible d'avancer en effet qu'en faisant état des frontières urbaines, les romans montréalais posaient déjà implicitement le problème de leur dépassement. Cette conscience de la frontière poussera les écrivains francophones des années soixante à

²⁸ Nathalie Fredette, *Montréal en prose, 1892-1992*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 31.

²⁹ *Ibid.*, p. 31-32.

³⁰ Gilles Marcotte, préface, *Montréal dans le roman canadien*, p. IX.

réfléchir au rapport entre Montréal et la littérature, et à définir un projet esthétique et politique qui tiendra largement compte de celui-ci.

Jules Lebeuf, apprenti-romancier de *La bagarre* (1959) de Gérard Bessette, aspire à écrire *le* roman qui réussira à exprimer l'âme de Montréal; il entreprend de commencer par une scène qui captera la ville d'un seul coup d'oeil:

C'était la nuit. La ville dormait. Accoudé au parapet de l'observatoire, le dos tourné au chalet du Mont-Royal, Jérôme contemplait la métropole immense. Quelques centaines de pieds plus bas, des traînées de lumières, serrées et régulières comme des points de couture, suivaient le tracé des grandes artères. Plus loin, enjambant le fleuve, deux autres chapelets de clarté...³¹.

Mais Lebeuf finira par abandonner son projet après de nombreux essais infructueux, tout ce qu'il réussit à écrire lui paraissant faux, emprunté. La ville observée de haut ne laisse rien saisir de ce qui se passe dans ses rues et dans ses entrailles. « Une ville panoramique! Quelle naïveté! Pourquoi pas un recensement de la population montréalaise!³² » Ce roman paraît significatif à plusieurs égards; en premier lieu, il illustre à quel point le devenir de l'écrivain (ici canadien-français) semble devoir passer par l'écriture de la ville (Montréal); « Le romancier, l'écrivain doit donner vie à Montréal; mais aussi, d'autre part, en revanche, il semble que ce soit Montréal, et seulement Montréal, qui puisse faire naître l'écrivain³³ », commente Gilles Marcotte au sujet de *La bagarre*. La mission que l'aspirant-écrivain s'est donnée n'est rien de moins que de « capter globalement la densité ontologique de

³¹ Gérard Bessette, *La bagarre*, p. 96.

³² *Ibid.*, p. 96.

³³ Gilles Marcotte, *Écrire à Montréal*, Boréal, p. 34.

Montréal », par le biais de la langue littéraire, et de « chercher à nommer la vérité montréalaise dans la plus grande adéquation possible³⁴ ». Contempler Montréal de cet observatoire bien connu, c'est effectivement se soumettre à la tentation d'appréhender la ville comme une totalité, mais celle-ci n'est que fiction, pour rappeler les termes de Michel de Certeau, illusion d'un tout cohérent. En second lieu, ce qui est peut-être exprimé implicitement par le récit de l'échec de Jules Lebeuf, c'est que le point de vue narratif correspondant à une vue surplombante, associée au naturalisme, ne peut plus suffire au besoin contemporain de dire la ville; de plus en plus, il ne semble possible d'appréhender cette dernière que par une lecture toujours plus fragmentée et inachevée de signes en constante transformation.

L'impuissance de l'auteur face à la ville qui est exemplifiée dans *La Bagarre* annonce d'une certaine façon l'importance qui sera accordée à Montréal dans le discours des écrivains de la Révolution tranquille, qui affirmeront l'urgence de s'appropriier le matériau urbain par le biais du langage et de la littérature. Une réflexion en ce sens est d'abord proposée en 1963 par les écrivains de la revue *Liberté* dans un numéro entièrement consacré à Montréal³⁵. La chercheuse Nathalie Fredette résume les propos présentés dans « l'essai de situation » présenté en guise d'introduction :

Il s'agit de se « positionner par rapport à la ville, *devant* elle : quelle place y occupe-t-on? Quel rôle y tient-on? Quelle position elle-même occupe-t-elle? À qui appartient-elle? Est-elle encore aux francophones et à leur ressemblance? Ce sont les questions qui font réfléchir les auteurs et qui sont abordées dans ce numéro : circonscrire la ville [...], tenter de la délimiter, de

³⁴ Pierre Nepveu, « Montréal : vrai ou faux », *Lire Montréal*, op. cit., p. 11.

³⁵ *Liberté*, 5-4, juillet-août 1963.

la nommer, bref, de se l'approprier³⁶.

La ville sur laquelle se penchent les écrivains de *Liberté* est en train de subir de profonds bouleversements en son centre : construction du premier gratte-ciel (Place Ville-Marie), démolition de quartiers entiers dans le but de creuser l'autoroute qui portera aussi ce nom. Plusieurs commentaires font état de ce développement urbain effréné qui efface sans aucun remords toute trace du passé pour mieux imiter la ville américaine. L'on établit également « un lien direct entre l'aspect bâtard de Montréal, ce caractère impersonnel et anarchique [...] et le caractère bilingue, bi-culturel, et bi-tout ce qu'on veut³⁷ ».

Il y a unanimité entre les auteurs quant au rôle que peut jouer l'écrivain en regard de la ville; ce n'est qu'une question de temps avant que ceci ne s'accomplisse. « Les écrivains traduiront Montréal³⁸ », affirme Yves Préfontaine, aboutissement logique de ce qu'il appelle « l'explosion actuelle ». Pour Michèle Lalonde, le principal obstacle à cette réalisation, c'est la « condition bilingue équivoque » de la ville. « Je crois, dit-elle, qu'il y aurait lieu d'écrire sur la difficulté de vivre à Montréal, les divisions... bref sur le fait de vivre dans une ville qui ne nous exprime pas³⁹. » Évoquant les grandes capitales immortalisées par la littérature, Jacques Godbout estime qu'il faut contribuer à faire de Montréal un mythe; Fernand Ouellette évoque de son côté les lectures innombrables qui peuvent déjà être faites de cette

³⁶ Nathalie Fredette, *Montréal en prose*, p. 34.

³⁷ *Liberté*, «L'Équipe de *Liberté* devant Montréal : essai de situation », *Liberté*, 5-4, juillet-août 1963, p. 283.

³⁸ *Ibid.*, p. 294.

³⁹ *Ibid.*, p. 294.

ville.

Je pense qu'on peut écrire tous les types de roman à Montréal, et je pense au roman que j'écrirais dans tel ou tel quartier. Par exemple, à Hampstead, j'écrirais *Le château* de Kafka. Le roman du sommeil. Dans Maisonneuve, *Le voyage au bout de la nuit*. Rues fourmillantes, balcons, voisinage, quartier vivant. Il y a le roman de l'objet, qu'on pourrait écrire Place Ville-Marie⁴⁰.

Tous semblent s'entendre sur la nécessité de « réinventer la ville⁴¹ » par le biais de l'écriture, sans que les voies que devra emprunter ce projet esthétique n'aient été définies de manière précise. De la plupart des textes qui suivent cette discussion transpire une affection certaine pour Montréal et ses différents quartiers, malgré les critiques émises précédemment, et un désir de démontrer que le matériau urbain montréalais peut à lui seul suffire à nourrir un projet d'écriture.

Un des textes les plus intéressants et significatifs de ce numéro de *Liberté* est l'essai ironique d'Hubert Aquin portant sur la Place Ville-Marie, gratte-ciel à l'époque tout neuf et, aux yeux de l'auteur, symbole criant de la « perversité sémantique⁴² » qui traverse le Montréal moderne et en dévoile l'« ambiguïté ontologique ».

[...] Notre ville n'est pas tout à fait à l'image de ceux qui l'habitent, ou même un reflet de ceux qui la possèdent. Nous sommes donc ici en présence de signes ambigus, de signifiés sans signifiants qui ne prennent de sens (entendez : de non-sens) que lorsqu'on les considère dans leur contexte historique⁴³.

⁴⁰ « L'Équipe de *Liberté* devant Montréal : essai de situation », p. 294.

⁴¹ *Ibid.*, p. 296.

⁴² Pierre Nepveu, « Montréal : vrai ou faux », in François Bilodeau et al., *Lire Montréal*, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'Études françaises, Université de Montréal, 1989, p. 10.

⁴³ Hubert Aquin, « Essai crucimorphe », *Liberté*, 5-4, juillet-août 1963, p. 323.

Aquin soulève donc un écart entre signifiant et signifié urbains qu'il assimile à une opération de maquillage, laquelle ne réussira pas malgré tout selon lui à leurrer la population francophone de Montréal, même si on « lui adresse un nom dont le contenu originaire (à différentielle historico-religieuse) a pour fonction de l'apaiser⁴⁴ ». La Place Ville-Marie joue à cet égard le rôle d'« agent double », « cœur artificiel » d'une ville fausse, dont Aquin s'amuse à imaginer l'effondrement imminent.

La Place Ville-Marie est l'enfant naturel de notre biculturalisme : édifée sur pilotis, prête déjà à s'effondrer, elle me fait rêver au spectacle merveilleux de son avalanche. Il me serait doux de voir ces quarante-deux étages de néant s'écrouler pour former une pyramide⁴⁵.

Destruction qui ne sera accomplie cependant qu'après avoir « pris la peine, juste avant ce bel éclatement, de soustraire au massacre les jeunes filles que je veux continuer de voir déambuler, voilées par leur beauté éclatante et sombre, soeurs multiples à qui je suis lié⁴⁶», troublante image évoquant la pureté restituée dans ce lieu urbain.

Chez les écrivains de Parti-Pris, la lecture éminemment politique qui est faite de la ville ne laisse place à aucune équivoque : Montréal est « la ville des autres », titre du numéro de la revue qui paraîtra début 1964. Ville prolétaire, Montréal est synonyme d'aliénation pour la majorité canadienne-française, conséquence de la domination coloniale exercée sur cette dernière, au point de vue tant économique que linguistique. Une telle situation vient

⁴⁴ Hubert Aquin, « Essai crucimorphe », p. 324.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 325.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 325.

expliquer l'appauvrissement culturel dont souffre la population, et la difficulté qu'ont éprouvé les écrivains à faire de Montréal un véritable objet de littérature. Pierre Maheu commente les réflexions du groupe *Liberté* dans la préface au numéro:

Les écrivains de *Liberté* soulignaient, dans leur numéro sur Montréal, que les écrivains canadiens-français n'ont jamais réussi à rendre Montréal vivant dans leurs œuvres, à créer le mythe de Montréal. Rien de surprenant à cela puisqu'ils n'ont jamais été chez eux dans cette ville⁴⁷.

L'aliénation vécue par le sujet urbain est juxtaposée ici encore à la dualité linguistique de Montréal, qui fait de cette ville un « lieu étrange et hostile⁴⁸ », produit bâtard de ce biculturalisme, un « Montréal à cadence de désastre à la trogne d'un ivrogne⁴⁹ ».

Imposture, scandale? En fait il y a deux villes, deux mondes qui coexistent à Montréal, l'un à l'est, français, pauvre, c'est la ville indigène; l'autre à l'ouest, riche, anglais, dont une partie s'appelle *The Town*; c'est ce qu'on appelle le biculturalisme. Le contact de ces deux mondes n'a pas été fructueux; l'est est sale, on y souffre de promiscuité, les maisons y sont en pleine décrépitude comme la langue qu'y parlent les gens, langue pauvre comme leur vie [...] ⁵⁰.

Cette « langue pauvre comme leur vie » est revendiquée par les partipristes comme l'idiome capable de véritablement traduire la réalité montréalaise et d'illustrer comment celle-ci est représentative de la condition de tout un peuple. Cette posture esthétique se fonde également sur une critique, voire un mépris de la culture bourgeoise et élitiste. « Les œuvres issues du groupe reprendront (le) portrait divisé de Montréal, divisé dans son espace géographique et

⁴⁷ Pierre Maheu, « En guise d'introduction », *Parti-pris*, 2-4, décembre 1964, p. 17.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 10.

⁴⁹ Paul Chamberland, « L'afficheur hurle », *Parti-pris*, 2-4, décembre 1964, p. 52.

⁵⁰ Pierre Maheu, « En guise d'introduction », p. 10.

dans sa langue. Dans *La ville inhumaine* de Laurent Girouard ou dans *Le cassé* de Jacques Renaud, Montréal apparaît comme un lieu de violence et d'impuissance⁵¹. »

Dans cette perspective, l'on pourrait avancer que les écrivains de *Liberté* cherchaient à circonscrire et à investir tous les lieux de la ville, alors que le projet des auteurs associés à *Parti-pris* ne finira que par marteler une réalité déjà connue, reproduire les divisions déjà existantes, malgré la volonté exprimée de les dépasser. Il paraît significatif que le lien ville-littérature ait été sondé chez les littéraires et les idéologues soucieux de fonder une littérature à l'image d'une identité en gestation. Cette réflexion s'est accompagnée chez les uns d'une exploration des potentialités créatrices de la ville en tant que tel et, chez les autres, d'une critique virulente du mercantilisme et de l'aliénation urbaine. Les deux courants ont reconnu le rôle structurant de la ville en rapport avec la littérature, tout en ayant cherché à cerner ce qui avait le potentiel d'exprimer la singularité d'une ville comme Montréal. Le premier constat s'imposant étant à prime abord celui d'une ville biculturelle, il s'agira alors de se servir de l'écriture soit pour critiquer et dénoncer cet état de fait, soit pour contribuer à « restituer » un visage français à la métropole par le biais de la littérature. Le plus intéressant demeure peut-être le fait que quelle que soit la position ou la stratégie préconisée, le désir de fonder une littérature québécoise soit passé par le désir de traduire la ville, de chercher à en interpréter et réinterpréter les signes par le biais d'un seul idiome.

Le problème des noms qui trahissent, des mots qui ne collent pas, des repères qui trompent, a été vécu chez les écrivains de la Révolution tranquille, marqués par l'interprétation coloniale de la situation québécoise. Dans la ville colonisée, bien avant la loi 101, les signes ne pouvaient être

⁵¹ Marie-Andrée Beaudet, « Langue et urbanité dans la littérature québécoise », *Tangence*, n° 48, septembre 1995, p. 61.

que sens dessus dessous [...] ⁵².

Or, l'espoir qui suscite un tel élan, c'est de pouvoir enfin faire coller les noms aux choses : chercher à s'approprier une fois pour toutes les signes de la ville, à en établir les repères tout en croyant qu'une fois la dualité linguistique surmontée, Montréal aura recouvré son âme véritable.

Nous avons traité brièvement plus haut de Hugh Hood, en suggérant que la position moins assurée du sujet qui se profilait dans ses récits contrastait de manière significative avec l'approche caractéristique de nombreux romans écrits en anglais jusque là : c'est-à-dire un regard qui, bien que largement confiné à l'espace anglophone de la ville, ne remettait pas fondamentalement en question la légitimité de son rapport à l'ensemble urbain. Hugh Hood créera en 1971, en collaboration avec Clark Blaise et quelques autres écrivains ⁵³, un groupe appelé *Montreal Story Tellers*, dont le but premier était de présenter des lectures publiques dans divers lieux de la ville (écoles, bibliothèques, etc.), à partir de récits largement inspirés de leur expérience de Montréal. Les écrivains du groupe étaient entre autres animés, explique Clark Blaise, par un désir de rendre « the real, the actual, the tangible montrealitude ».

The city was drenched with significance for me – it was one of those perfect times when every block I walked yielded an image, when images clustered

⁵² Pierre Nepveu, « Montréal : vrai ou faux », *Lire Montréal*, op. cit., p.8.

⁵³ Le groupe Montreal Story Tellers réunissait Hugh Hood, Clark Blaise, John Metcalf, Ray Smith et Raymond Fraser.

with their own internal logic into insistent stories⁵⁴.

Aux yeux de Blaise, franco-américain d'origine, Montréal offre un lieu privilégié à travers lequel peuvent être sondés de manière particulièrement riche le voisinage des cultures, les notions d'identité et d'appartenance. Le personnage/narrateur évoluant dans ses nouvelles est souvent dépeint comme un immigrant parmi d'autres immigrants dans la ville, fasciné et interpellé par la différence; l'un d'entre eux dira, par exemple : « I wanted to sink into the city, to challenge it like any other immigrant and go straight to its core⁵⁵ ». Le cadre urbain dans lequel se déroulent les récits brefs de Blaise est toujours décrit de façon extrêmement minutieuse, reflétant ce qui peut, dans le lieu, dérouter tout à coup et remettre en question le sentiment d'appartenance, dévoilant le fragile équilibre entre lieu et identité. « Moving here, dira un personnage, was going to perfect my French, which remains what it always was: a nicely polished vintage car poking a new expressway. A danger to myself and others⁵⁶. »

Tous les membres du groupe *Montreal Story Tellers* ont fait de la nouvelle ou du récit leur genre de prédilection, critiquant les limites du roman conventionnel (Ray Smith : « If we can reconstruct a novel from a fragment it is a dinosaur, extinct, and no damn use to a writer today⁵⁷ »). Qu'une telle posture esthétique se soit accompagnée d'une volonté de

⁵⁴ *The Montreal Story Tellers: Memoirs, Photographs, Critical Essays*, J.R. (Tim) Struthers ed., Montreal, Vehicule Press, 1985, p. 66-68.

⁵⁵ Clark Blaise, « Words for the winter », in *A North American Education*, Toronto, Doubleday Canada Ltd., 1973, p.30.

⁵⁶ *Ibid.*, p.32.

⁵⁷ *The Montreal Story Tellers*, p. 188.

traduire une ville telle que Montréal paraît significatif. Elle semble avoir permis, entre autres, à un sujet de plus en plus critique de sa position de se confronter à de nouveaux lieux dans la ville et d'en repousser un tant soit peu les frontières.

Une dynamique entre matériau urbain et texte, apparentée au ludisme, semble se manifester de manière de plus en plus fréquente à partir des années 1970 dans le roman en français; elle se traduit également par un travail expérimental sur la prose romanesque. « L'individu aliéné ou écrasé par Montréal, tel qu'on le retrouve souvent dans le roman des années 50 et au début des années 60, a laissé place à un citoyen conscient des possibilités offertes par le monde urbain⁵⁸ », commente Jean-François Chassay. La lecture de l'espace urbain qui s'effectue dans certaines de ces œuvres expérimentales donne lieu à une narration foisonnante et éclatée; peu d'importance est accordée à l'intrigue, ce qui laisse une grande place à l'action polysémique de la ville sur le texte, créant ainsi un espace de jeu de plus en plus vaste.

Entre le journal plus ou moins avoué et le récit – narration d'événements qui se sont passés – le texte, à l'image des rapports auteur/narrateur, se confond avec la ville, son histoire. Il « appartient » à celle-ci, y participe et fait partie intégrante de l'espace urbain⁵⁹.

Simon Harel fait également remarquer de plusieurs romans de cette époque « qu'ils dressent

⁵⁸ Jean-François Chassay, « Un imaginaire amnésique », in *Montréal : L'oasis du nord*, dirigé par Robert Boivin et Robert Comeau, Paris, Éditions Autrement, 1992, p. 170.

⁵⁹ Jean-François Chassay, « La stratégie du désordre : une lecture de textes montréalais », *Études françaises*, XIX, 3, 1983, p. 212.

une cartographie éclatée de l'imaginaire montréalais¹ », et qu'ils se caractérisent par une circulation de plus en plus libre au sein de la ville.

La ville n'est plus un espace socio-économique dominé par le Canadien anglais, les thèmes de la dépossession, de la domination coloniale, de la réappropriation de l'identité nationale laissent place graduellement à l'euphorie de la déambulation².

Liberté de mouvement et de langage qui se manifeste par exemple chez Yolande Villemaire (*La vie en prose*) et Nicole Brossard (*French Kiss*). « L'activité urbaine telle qu'elle apparaît dans d'autres récits se caractérise par une frénésie, un désir d'accumuler et de faire circuler les signes de l'urbanité³. » On ne peut s'empêcher de penser que cette « frénésie onomastique⁴ » s'inscrit dans le prolongement des préoccupations des écrivains de la Révolution tranquille face à la ville. À cet égard, la mise en rapport effectuée entre ville, corps et désir chez certains écrivains féminins, apparaît d'un grand intérêt.

L'écriture mangeuse de zigzags, de détours. Avaleuse/serpent. Ne court pas les rues mais y circule et trace son cours, ainsi que maintenant alors que les mots se dressent et s'agitent pour gonfler/dégonfler des formes et des histoires. Mais surtout pour que s'inscrivent la narration du voyage intérieur dans la géographie montréalaise, ses reliefs, ses violences, rues et ruelles partageant les difficultés de circulation avec les artères, du cœur de la ville au centre de soi, cible et moteur⁵.

¹ Simon Harel, « Les lieux de la citoyenneté », in *Développement et rayonnement de la littérature québécoise*, Québec, Nuit Blanche éditeur, 1996, p. 83-84.

² *Ibid.*, p. 84.

³ Simon Harel, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans le roman montréalais*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 38.

⁴ *Ibid.*, p. 38.

⁵ Nicole Brossard, *French Kiss*, Montréal, Quinze, 1980 (publié pour la première fois en 1974), p. 60.

En revanche, les romans en français de facture plus traditionnelle qui verront le jour au fil de ces années adoptent un cadre urbain beaucoup plus restreint, ce qui n'empêchera aucunement qu'ils deviennent fortement identifiés à Montréal. Nous pensons par exemple aux *Chroniques du Plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay⁶⁵, au *Matou* d'Yves Beauchemin⁶⁶, ou à *Myriam Première* de Francine Noël⁶⁷, lesquels comptent, incidemment, parmi les premiers véritables best-sellers de la littérature québécoise francophone. De telles œuvres ont eu un effet proprement métonymique en regard de Montréal, l'unique rue Fabre du Plateau Mont-Royal chez Tremblay étant parvenue à représenter *le* Montréal francophone dans l'esprit de plusieurs. Il ne faut pas sous-estimer, commente Ginette Michaud, « la dimension politique du transfert de valeurs qui va amener les écrivains à délaisser peu à peu le thème du pays pour l'image de la ville à partir des années soixante-dix⁶⁸. » Elle ajoute un peu plus loin :

Car il s'agit bien pour Tremblay et pour Noël, en décrivant une seule et même rue – c'est-à-dire à la limite « cet escalier, ce coin de parterre clôturé et ces cris dans la ruelle » [...] de décrire non seulement cette rue, mais bien le quartier, la ville, la province, le pays, et l'univers tout entier qui y étaient contenus. En ce sens, le repli sur Montréal est ambivalent : la ville est à la fois la peau de chagrin du pays rétréci, mais elle peut être aussi le lieu qui déplace et fait circuler à une tout autre échelle les questions relatives à

⁶⁵ Les *Chroniques du Plateau Mont-Royal* réunissent cinq romans parus entre 1978 et 1989 chez Léméac : *La grosse femme d'à côté est enceinte* (1978); *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* (1980); *La duchesse et le roturier* (1982); *Des nouvelles d'Édouard* (1984); *Le premier quartier de la lune* (1989).

⁶⁶ Yves Beauchemin, *Le matou*, Montréal, Québec/Amérique, 1981.

⁶⁷ Francine Noël, *Myriam première*, Montréal, VLB éditeur, 1987.

⁶⁸ Ginette Michaud, « Mille Plateaux : topographie et typographie d'un quartier », in François Bilodeau et al., *Lire Montréal*, actes du colloque du 21 octobre 1988, Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1989, p. 42. Le passage cité est de Raymond Montpetit.

l'identité⁶⁹.

Simon Harel a traité en profondeur du problème de la représentation urbaine dans le roman francophone, dans plusieurs articles et un ouvrage consacrés à cette question⁷⁰, s'attardant en particulier à la représentation de l'Étranger. Dans une étude s'appuyant sur l'analyse de Michel de Certeau, Harel fait observer que la création de l'espace urbain dans le roman repose sur la démarche énonciatrice.

À l'exemple du marcheur qui transgresse les frontières des quartiers, crée des intervalles où il peut circuler, le sujet de l'énonciation modifie l'espace qu'il franchit. Il peut mettre en scène une spatialité fortement structurée selon un principe de catégorisation. Il peut aussi laisser place à des interstices, bouleversant la linéarité de la cartographie urbaine, faire jouer un parcours transverse⁷¹.

Il est par conséquent possible selon Harel de classer les stratégies discursives en deux catégories. Dans le premier cas, le plus répandu semble-t-il, « l'expérience urbaine est traduction de parcours préexistants, reproduction descriptive, mimétique d'un espace ainsi naturalisé⁷² ». Le réel est alors conçu comme un donné fixe et reproduisible, qui peut être restitué en toute fidélité par le biais des mots; le sens du texte (ici les lieux de la ville) est pré-établi, il n'est pas sujet à interprétation. Une telle conception repose sur « un sujet de

⁶⁹ Ginette Michaud, « Mille Plateaux : topographie et typographie d'un quartier », p. 42.

⁷⁰ Simon Harel, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans le roman montréalais*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

⁷¹ *Ibid.*, p. 46.

⁷² Simon Harel, « Les marges de la ville : identité et cosmopolitisme dans le roman montréalais », François Bilodeau et al., *Lire Montréal*, actes du colloque du 21 octobre 1988, Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1989, p. 21.

l'énonciation rigide⁷³ » et un regard narratif panoptique, procédés qui contribuent à créer une illusion de transparence. Cette approche narrative contribuerait en définitive à une sédimentation des lieux, et à reléguer toute forme d'étrangeté aux marges de cet espace.

À cette posture esthétique conservatrice, Harel oppose les récits qui mettent en œuvre un « dispositif cosmopolite », c'est-à-dire « refus d'une narration distanciée, éclatement de la perspective optique de façon à rompre définitivement le caractère linéaire de l'espace urbain⁷⁴ ». Le réel est ici conçu comme une construction dynamique, le résultat d'une médiation constante entre soi et les autres, soi et le monde matériel, qui prend appui sur le langage. Les procédés narratifs chercheront donc à rendre compte de ce processus d'élaboration continue du sens.

Ces romans feraient échec à une représentation mimétique et hiérarchique de l'univers urbain. On peut supposer qu'ils introduisent une problématique du « comment circuler? » plutôt qu'une attention aux phénomènes de consolidation territoriale et d'inscription rigide de l'identité. La rupture des coordonnées spatiales, la généralisation d'une étrangeté justifiant un multilinguisme interne à l'univers romanesque⁷⁵.

La réflexion de Régine Robin sur les notions de lieu et d'identité et leur rapport à l'histoire s'est nourrie, à partir des années 1980, de ce « lieu inabouti [...] riche de tous ses manques et de son aspect urbain broc-breloque⁷⁶ » qu'est Montréal aux yeux de l'écrivain. *La Québécoise*, roman paru en 1983, met en scène une narratrice qui imagine différents

⁷³ Simon Harel, *Le voleurs de parcours*, p. 47.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 47.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 46.

⁷⁶ Régine Robin, « Montréal comme un hors-lieu », *Vice-Versa*, 24, juin 1988, p. 24.

scénarios d'enracinement dans divers quartiers de la ville, de Snowdon à Outremont puis vers la Petite-Italie aux alentours du quartier Jean-Talon. Les parcours effectués se présentent comme autant de tentatives d'intégrer les appartenances juive-yiddish, française-parisienne et québécoise, dans une sorte de récit-inventaire des lieux de la ville qui chercherait à en épuiser le sens mais qui ne parvient jamais à les habiter véritablement. Chacun des épisodes se solde par le retour de la narratrice à Paris, ses pas la ramenant invariablement vers le métro Grenelle, à proximité du Vélodrome d'hiver où furent rassemblés les Juifs le 16 juillet 1942. « L'écriture est obsédée par le déchiffrement des signes, elle s'organise en parcours, en déambulations qui sont autant d'occasions de percevoir des traces, des indices, de constater des déplacements des langues, etc.⁷⁷ »

Partout des boulangeries kasher, des synagogues, des maisons de prière et des congrégations. La Bagelerie Van Horne, l'épicerie Budapest et le marché Aviv. Puis ils longeraient Outremont, les belles maisons le long du parc Pratt. Ce serait le silence. Ils prendraient par le nord en remontant la rue Saint-Laurent jusque chez eux. Ce serait une très longue promenade prenant des allures de bout du monde. Ils ne l'entreprendraient que certaines nuits d'été, de ces nuits au vent léger, accompagnées de senteurs de lilas à la fin de juin ou de roses plus tard, des senteurs des jardinets entourant les maisons. Ils ne se sentiraient totalement eux-mêmes qu'en marchant, en traversant les différents quartiers⁷⁸.

Promesse de plénitude sans cesse différée, qui semble déjouée d'avance à cause de ce recours au mode conditionnel; mise en récit d'un paradoxe que Montréal viendrait à son tour refléter et nourrir, puisqu'elle est cette ville « où se lit déjà en clair l'avenir de toutes les

⁷⁷ Pierre Nepveu, « Qu'est-ce que la transculture? », *Paragraphes*, 2, 1989, p. 23.

⁷⁸ Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, p. 176.

métropoles⁷⁹ ».

[...] Le vrai travail d'écriture pourra se faire, la parole nomade, la parole migrante, celle de l'entre-deux, celle de nulle part, celle d'ailleurs ou d'à côté, celle de pas tout à fait là. [...] Une écriture qui pourrait rendre compte de ce chaos des déplacements, de ces rencontres inopinées, de ce remue-ménage des races, des langues, des cultures⁸⁰.

Montréal présente donc pour l'écrivain les attributs de ce qu'elle nomme le « hors-lieu », c'est-à-dire un « espace de démagnétisation de l'épaisseur historique et de ses connotations, processus d'amnésie partielle contrôlée⁸¹ »; cette notion exprime également un « lieu qui ne soit pas un enracinement⁸² ». Cette dernière est-elle à rapprocher de celle de « non-lieu » telle que définie par Marc Augé et dont nous avons traité au chapitre premier? Toutes deux ont en commun d'être décrites comme des sortes de lieux marqués par le passage, la transition ou la distanciation; les dimensions identitaire et historique du lieu s'en trouvent amenuisées ou absentes. C'est sur le troisième aspect du lieu identifié par Augé, la dimension relationnelle, que Robin semble fonder sa recherche d'un espace qui soit moins alourdi des fictions de l'histoire, et qui puisse permettre de poursuivre la tâche d'exploration des constituantes de la subjectivité. Par contraste, le non-lieu chez Augé est essentiellement une notion négative, le seul appui sur la dimension relationnelle au détriment des deux autres ne pouvant suffire à accorder une valence positive au lieu; de plus, dans le non-lieu, cette dimension est entièrement déterminée par des relations de nature contractuelle, qui ne

⁷⁹ Régine Robin, « Ce serait un roman... ou Montréal comme un hors-lieu », *Vice Versa*, p. 25.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 24-25.

⁸¹ Régine Robin, *Le roman mémoriel*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 181.

⁸² *Ibid.*, p. 179.

peuvent constituer selon lui les bases d'une véritable socialité.

Bien que Régine Robin affirme que sa tentative de définition du hors-lieu ne correspond pas à un mouvement de repli ou de résignation, le choix des concepts laisse malgré tout transparaître une certaine ambiguïté. La notion de hors-lieu semble suggérer un état en suspens, l'arrêt du temps, face à l'impossible quête; la cohabitation des mémoires collectives et des langages ne semble pas fournir un contexte réellement susceptible d'engendrer autre chose que de l'hybride et du disparate.

Ses bouts de rêve – ville reprise,
ville d'exils juxtaposés,
de solitudes amoncelées qui se côtoient sans se voir pas de reprise perdue,
les fils se voient dans la couture.

Paroles égarées
à la dérive
sans points d'appui
Paroles étrangères aux idiomes incompréhensibles,
paroles des communions perdues
des réseaux disloqués
paroles qui se rencontrent à l'aveuglette dans la ville,
paroles nues,
parole autre
parole immigrante⁸³.

Dans une telle perspective, Montréal ne semble pouvoir demeurer qu'une sorte de reflet exacerbé de cette condition, un entre-deux voué à l'impossible médiation de ces mémoires et des idiomes correspondants. « Les langages coexistent mais ne peuvent s'équivaloir les uns les autres. L'histoire les rend intraduisibles⁸⁴ », commente Sherry Simon à ce sujet.

⁸³ Régine Robin, *La Québécoise*, p. 186.

⁸⁴ Sherry Simon, *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1996, p. 142.

Le lien ville-littérature acquiert par conséquent une nouvelle dimension dans la pratique de l'écriture à Montréal depuis une vingtaine d'années. La ville devient un lieu à partir duquel un autre lieu peut être évoqué, rappelé à la mémoire ou rêvé. Elle est ce repère pouvant servir à révéler la localisation de plus en plus complexe des écrivains, en particulier ceux pour qui Montréal n'est pas le seul port d'attache. C'est également à partir du contexte urbain montréalais que l'on a tenté, grâce à l'expérience de la revue *Vice Versa*, d'approfondir une réflexion portant sur l'appartenance multiple, l'identité migrante et le potentiel créateur du croisement des cultures. Les éditeurs de la revue, issus de la communauté italienne montréalaise, ont tenté de théoriser la notion de transculture tout en offrant un véhicule trilingue (français, anglais et italien) par la voix duquel l'on « entendait rendre compte des transformations sociales [...], cueillir le sens profond du rapport et de la coexistence d'individus et de peuples à l'époque post-industrielle⁸⁵ ».

L'on peut soupçonner que les événements politiques de la fin des années 1970 et des années 1980 ont contribué de manière radicale à une remise en question du rapport au lieu pour les Anglo-québécois. Cette période correspond à un ralentissement marqué de la publication d'œuvres de fiction chez les écrivains de langue anglaise. Linda Leith a analysé le corpus publié dans cette langue au Québec durant les années 1980 et avancé quelques pistes visant à expliquer le phénomène.

Caught up as no other English-Canadian writers have been caught up in the maelstrom of change, and living as no other English-writers live in a society

⁸⁵ Lamberto Tassinari, « La ville continue. Montréal et l'expérience transculturelle de *Vice Versa* », *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 21, no. 61, printemps 1989, p. 59.

with a French face, these writers have produced a body of work quite distinct in some ways from other contemporary English-Canadian fiction.⁸⁶

Outre l'effet déstabilisateur de la situation politique, elle note une absence des infrastructures littéraires, les auteurs ayant jusque là compté sur les éditeurs ontariens pour être publiés, de même que la place de moins en moins importante que vinrent à occuper les écrivains anglo-québécois au sein de la communauté littéraire canadienne. Comme le fait observer Leith, « the English writers of Quebec that were once central to the anglophone view of Canada are muted, made invisible, marginalized⁸⁷ ».

Cette analyse s'applique évidemment à la communauté littéraire anglophone de Montréal, la majorité des auteurs y résidant. Il semble difficile d'établir un lien étroit et réellement significatif entre ville et littérature chez les auteurs de cette période, sauf pour un certain nombre de nouvelles. Il faudra attendre la publication de *Heroïne* de Gail Scott en 1987 pour que se fasse sentir à nouveau une influence marquée de la ville sur toute la trame narrative, tant au plan de la représentation que de la langue. La narratrice, une anglophone de l'Ontario ayant choisi de s'établir à Montréal vers la fin des années 1960, se remémore les quelque dix années passées au sein des milieux révolutionnaires francophones, à osciller entre vie politique, vie amoureuse et appel de l'écriture. Elle réfléchit au roman qu'elle souhaiterait écrire et à l'héroïne dont elle tente de cerner les traits. Un passage nous semble significatif de cette recherche d'une nouvelle posture chez les écrivains de langue anglaise, qui s'inspirerait entre autres du matériau particulier que fournit Montréal au regard et à

⁸⁶ Linda Leith, « Quebec Fiction in English », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 15, no. 1, 1990, p. 1.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 7.

l'oreille. Membre d'un groupe surréaliste, la narratrice participe régulièrement à un jeu littéraire dont l'objectif consiste précisément à se déplacer vers un coin à chaque fois différent de la ville.

R's coin comes down on the map. In our game, *la cartographie du hasard*, the person goes where his coin lands. It could be anywhere in the city. Later we come back to the café with automatic poems we've written in the neighborhood where sister chance has sent us. Voyeur that I am, I want to go east⁸⁸.

Aller vers l'est, aux yeux de la femme politisée qu'est la narratrice, c'est bien sûr une occasion de se mesurer à l'Autre. Mais les poèmes qu'elle rapporte sont soumis à la critique sévère du groupe, qu'elle encaisse sans broncher.

Last time, on rue de la Visitation, I saw a court opening vagina-like on a middle-aged woman tottering on platform heels. Clown-farded and holding a balloon. What was she doing there? Around her, windows with lace curtains covered with little bags. *Poches à bingo*, said the sign. Behind us in the street, the thin legs of old ladies waiting for the Church door to open under the shadow of a cross. I loved the dominance of femininity. But R said my text was full of symbols of despair. What seemed exotic to the colonizing nation was often a representation of oppression⁸⁹.

Être envoyée par le jeu du hasard en zone anglophone de la ville ne s'avère pour la narratrice guère plus prometteur sur le plan de l'écriture, puisque son excursion n'inspirera finalement aucun poème.

My surrealist coin, sign of the conflict between the power of the unconscious and our objective condition of existence, falls on the McGill gates. Ugh, English Montreal. Reluctantly, I go over⁹⁰.

⁸⁸ Gail Scott, *Heroine*, Toronto, Coach House Press, 1987, p. 76.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 76.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 76.

Ces passages illustrent fort bien la position problématique du sujet écrivain de langue anglaise durant ces années, question qui habite un récit imprégné d'images et d'expériences indissociables de la ville. Cette interrogation s'exprime à diverses reprises dans le roman par un changement subit de « prise de vue », lequel s'effectue par l'entremise d'un touriste anonyme et un peu mystérieux (« the Black tourist ») dont le rôle consiste entre autres à contempler la ville de ce perchoir bien connu qu'est le promontoire du Mont-Royal.

Loin de prétendre à l'exhaustivité, ce survol des littératures et des œuvres qui se sont nourries du matériau urbain montréalais au fil des décennies récentes force une première constatation, c'est-à-dire le rôle extrêmement fécond qu'a joué cet espace partagé en regard des différents projets littéraires qui y ont vu le jour. Traduire l'espace urbain montréalais apparaît donc de prime abord comme un aspect particulièrement important de la démarche littéraire et de son évolution, quelque soit le groupe ou la communauté d'où elle émerge. Ceci peut aller jusqu'à constituer un enjeu important, comme nous l'avons vu dans le cas des écrivains de la Révolution tranquille. Voilà des éléments qui font tout l'intérêt de l'objet littéraire que constitue Montréal, de même que sa complexité.

Il existe certes des façons variées de lire cet espace commun que représente la ville, mais ces lectures ne sont pas aléatoires, elles s'inscrivent dans un contexte historique précis, et que viennent en quelque sorte circonscrire les lieux. Ces derniers permettent les déplacements mais en limitent aussi l'étendue, la variété, les motifs, selon la conjoncture et ce que nous pourrions appeler leur « poids temporel », cet immobilisme du lieu que tend à

lui conférer la mémoire collective.

Les récits littéraires qui émanent de Montréal témoignent largement de cette conscience de la frontière imposée par les lieux, mais également de la volonté de les déplacer. Ils mettent en scène des pratiques de l'espace qui s'appuient sur ceux-ci et contribuent d'une part à en établir la permanence; mais ce faisant, ils posent implicitement malgré tout le problème de leur dépassement. Ils contribuent à remettre en cause le processus de sédimentation du lieu, c'est-à-dire l'identification exclusive à un seul groupe et à une seule mémoire, une assise reposant sur un « propre ». Une circulation de plus en plus libre semble se manifester dans les récits, quelle que soit la langue d'écriture, ce qui mène non pas nécessairement à l'abolition définitive des frontières imaginaires, mais tend certainement à les rendre de plus en plus poreuses. La problématique semble en effet cheminer vers cette question du « comment circuler » identifiée par Simon Harel, qui peut également être traduite par la question « comment aller à la rencontre de l'Autre » par l'entremise des récits. Dans l'analyse du corpus d'anthologies littéraires qui suit, nous allons tenter de voir si ces dernières témoignent de l'amorce d'une rencontre des littératures montréalaises par le biais de la traduction ou si, au contraire, elles sont le reflet de leur cantonnement de part et d'autre de la barrière linguistique – auquel cas il nous faudra essayer de fournir des pistes d'explication.

CHAPITRE TROIS

ÉTUDE DE CORPUS : ANALYSE DES ANTHOLOGIES ET RECUEILS LITTÉRAIRES PUBLIÉS À L'APPROCHE DU 350^E ANNIVERSAIRE DE MONTRÉAL

La réflexion que nous avons élaborée dans les chapitres précédents s'est penchée sur les rapports étroits qui se sont établis entre ville et narration depuis l'avènement de la littérature moderne en Occident. Les littératures qui s'écrivent à Montréal témoignent également de ce mouvement qui tend à faire de la ville un objet de représentation de plus en plus prégnant dans les récits. Le fait qu'une ville comme Montréal soit traduite, par le biais de l'écriture, à la fois en français et en anglais, présente un intérêt certain pour qui s'intéresse à la symbolique du lieu et au rôle que joue la dimension spatiale dans les œuvres littéraires. La lecture de celles-ci nous rappelle qu'il existe de multiples façons d'aborder un même lieu et de pratiquer un espace; en littérature, ceux-ci sont constamment revisités et habités par des personnages, des voix narratives, des auteurs et des langues différentes. S'il est possible de *reconnaître* les lieux dont il s'agit, ce qui importe tout autant, sinon davantage, c'est le regard neuf que nous avons l'impression de poser sur eux en tant que lecteur, cette porte vers autre chose qu'ils ont aussi la capacité d'ouvrir. Le récit a la capacité d'apporter cette « modification essentielle » à laquelle se référait Michel Butor¹. C'est également dans cet angle qu'il faut à notre sens comprendre l'assertion de Michel de Certeau selon laquelle « tout récit est un récit de voyage² ».

Étudier Montréal sous l'angle de la littérature amène donc à rendre compte de la

¹ Voir au chapitre premier, p. 23.

² Michel de Certeau, *L'invention au quotidien*, p. 171.

diversité croissante des déplacements qui y prennent place. Mais cette ville est également un lieu où les langues sont depuis longtemps perçues comme étant « antagoniques », pour emprunter l'expression de Sherry Simon³, ce qui n'a pas permis que l'on puisse voyager aisément d'une littérature à l'autre. Deux noyaux de vie littéraire distincts se sont cristallisés autour de chacune des langues pratiquées à Montréal, chaque communauté ayant évolué indépendamment de l'autre au fil des décennies. Une petite enquête informelle menée par exemple en milieu francophone suffit à démontrer que l'on est souvent bien en mal de pouvoir fournir le nom d'un seul auteur de langue anglaise identifié à Montréal, bien que nombre de leurs œuvres aient été traduites, à l'exception peut-être de Mordecai Richler, dont la notoriété repose davantage sur ses talents de polémiste que d'écrivain.

En 1992, Montréal célébrait son 350^e anniversaire, et cet événement a donné lieu à un grand nombre de manifestations à caractère culturel, émanant de secteurs divers. Entre autres, pas moins de sept anthologies et recueils littéraires ayant pour objet Montréal ont vu le jour entre les années 1988 et 1992; cette activité éditoriale témoigne de l'importance symbolique accordée à cette date charnière, même si l'occasion du tricentenaire n'est pas toujours explicitement évoquée dans les textes d'accompagnement. Elle coïncide également avec une période de travaux de recherche importants, menés en grande partie sous l'égide du Groupe de recherche Montréal imaginaire, affilié au Centre d'études québécoises du Département d'études françaises à l'Université de Montréal.

Parmi les ouvrages que nous étudierons ici, cinq ont été publiés en français, et deux en anglais. L'examen de ce corpus révèle que sauf une exception, les anthologistes n'ont

³ Sherry Simon, *Le trafic des langues*, p. 129.

puisé que dans l'une ou l'autre des traditions littéraires. Le rôle dévolu à la traduction dans ce contexte demeure donc extrêmement restreint. Alors que l'idée de présenter un portrait de Montréal à travers la littérature eut pu susciter un désir de recourir à des œuvres écrites dans l'autre langue, les motivations diverses des anthologistes furent autres, comme le révèle l'examen des péri-textes qui accompagnent leurs ouvrages, et sont formulées différemment selon la langue de publication.

Comme nous le verrons, le fil conducteur qui se dégage de la majorité des anthologies en français, c'est le projet avoué de présenter un regard sur la ville qui serait propre aux écrivains francophones, et qui confirmerait la vitalité de la littérature québécoise de langue française; tandis que les anthologies en anglais se caractérisent par la volonté de rappeler qu'une littérature d'expression anglaise a bel et bien vu le jour à Montréal, et qu'elle connaît un nouvel essor suite à plusieurs années de relative traversée du désert.

Promenades littéraires dans Montréal

Les *Promenades littéraires dans Montréal* auxquelles les écrivains Monique LaRue et Jean-François Chassay convient le lecteur ne souscrivent pas de manière stricte à la facture traditionnelle de l'anthologie, c'est-à-dire une collection de textes littéraires présentant des auteurs en fonction d'un thème, ou encore d'une perspective historique ou esthétique prédéfinies. Il s'agit plutôt ici d'un montage élaboré et complexe de citations tirées de plus de 164 romans dans lesquels Montréal est représentée de manière significative, c'est-à-dire soit comme cadre privilégié, soit à cause de l'originalité du regard porté sur la ville. Les œuvres recensées couvrent une période allant de la fin du XIX^e siècle

jusqu'au milieu des années 1980. Les extraits sont intégrés à un texte commenté de telle sorte qu'ils font véritablement corps avec lui, si bien qu'au bout de quelques lignes ou paragraphes le lecteur finit par ne plus distinguer entre extrait et commentaire. D'autres extraits sont également présentés en exergue au texte principal ou juxtés à une photographie. Le format même de l'ouvrage (sa taille et sa couverture dure) suggère que c'est un livre destiné à être feuilleté à loisir, ou à offrir en cadeau à l'amie bibliophile de passage à Montréal. Le lecteur peut se balader au fil des thèmes et des quartiers proposés, un peu comme s'il consultait un guide touristique qui lui permettrait de varier à sa guise les parcours et les arrêts prolongés.

L'avant-propos de *Promenades* ne laisse aucune équivoque quant à la langue dans laquelle ont été écrites les œuvres qui ont été sélectionnées : l'ouvrage « se limite aux textes d'expression française », commentent les auteurs qui semblent vouloir justifier cette décision en invoquant la quantité impressionnante de romans publiés dans cette seule langue (plus de 600). L'objectif poursuivi est présenté de la manière suivante:

Reconstruire l'espace montréalais, tel qu'il devient objet de l'imaginaire dans la fiction romanesque de la fin du XIX^e siècle à 1985, et retracer les habitudes, valeurs et sentiments qui constituent l'expérience montréalaise; du même coup faire revivre les romans, ces histoires perdues : tel est le double but de cet ouvrage⁴.

Malgré la diversité des auteurs et des œuvres choisies, il est possible, poursuivent LaRue et Chassay, d'en tirer ce qui serait « susceptible de mettre en lumière les traits distinctifs de

⁴ Monique LaRue, en collaboration avec Jean-François Chassay, *Promenades littéraires dans Montréal*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, p. 12.

Montréal⁵ ». Montréal, réitère-t-on, est « la seule grande ville des Québécois francophones. Mais, comme Prague pour Kafka et pour la minorité linguistique et religieuse dont l'écrivain tchèque était issu, elle n'appartient pas uniquement à ce groupe⁶ ». Ils rappellent qu'elle fut longtemps « le lieu de l'Autre, symbole cinglant de leur dépossession⁷ ». Les romans permettent non seulement de rappeler cette réalité, mais également de suivre les transformations qui conduiront à l'émancipation de cette classe autrefois soumise. « Pont entre la tradition et la modernité, Montréal est ainsi le creuset d'une transmutation continuelle, dont les romans se font l'écho indirect, multiple et sensible⁸ ». La vitalité de la production romanesque d'expression française et la place importante qu'acquiert Montréal constituent donc un barème de cette transformation de la ville en un espace appartenant non seulement aux montréalais francophones mais aussi au peuple québécois dans son entier.

Il s'agit donc, d'une part, de cerner « les singularités qui font de cette ville un lieu », un « "ici" romanesque⁹ », lesquelles reflèteront d'une part une culture urbaine propre au groupe francophone qui y habite; le choix de certains titres de chapitres illustre bien cette idée : « Enfances montréalaises », « Le Montréalais et son langage », « Vie de famille », « Le Montréalais exploité », pour ne donner que quelques exemples. D'autre part, Montréal demeure malgré tout cette « ville bifide et schizoïde¹⁰ » incontournable évoquées dans les

⁵ *Promenades littéraires dans Montréal*, p. 13.

⁶ *Ibid.*, p. 12.

⁷ *Ibid.*, p. 12.

⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁹ *Ibid.*, p. 14.

¹⁰ *Ibid.*, p. 14.

titres de chapitres tels que « L'Anglais à Montréal », « Le Juif à Montréal », « Ville bilingue », « Le boulevard Saint-Laurent ». Or on ne risque pas ici, en arpentant la Main ou la rue Saint-Urbain, de faire la rencontre d'un personnage de Mordecai Richler, ou de déambuler à la suite de Hugh Hood dans des quartiers ordinaires de la ville. Car incorporer les auteurs juifs et anglophones eut nécessité une toute autre approche; le "montréalais exploité" (selon le titre autre d'un chapitre) n'eût pas apparu quasi exclusivement comme un ouvrier de langue française, mais également comme un immigrant juif, italien, polonais, irlandais, etc. Le regard projeté sur ces thèmes demeure donc exclusivement celui qui se dégage des romans d'expression française, traçant une géographie imaginaire qui tend à en confirmer l'exhaustivité et par le fait même la légitimité. De plus le recours constant au terme « roman montréalais » pour désigner le seul roman d'expression francophone raffermir cette impression générale, tout comme l'ampleur même du projet que représentent ces *Promenades littéraires dans Montréal*.

Or, lorsque « le Juif » ou « l'Anglais » marchent à Montréal, ils écrivent aussi un texte, contribuant comme tous les habitants de cette dernière à donner corps et sens à la trame urbaine montréalaise. Une perspective ancrée dans l'unilinguisme, telle que celle revendiquée ici par les anthologistes, constitue un choix idéologique qui non seulement ne laisse aucune place à la polyphonie des déambulations, mais réduit l'Autre de la ville à l'invisibilité et au silence.

Montréal des écrivains et Nouvelles de Montréal

Deux livres ont paru à quelques années d'intervalle chez l'Hexagone, en collection

de poche, présentant des textes inspirés de la ville; *Montréal des écrivains* date de 1988, et *Nouvelles de Montréal*, de 1992. Les deux recueils sont nés d'un projet éditorial semblable : convier des auteurs résidant à Montréal à écrire des textes s'inspirant de leur vie ou de leur rapport à la ville.

Le premier ouvrage, *Montréal des écrivains*, qui fut préparé par l'UNEQ (Union des écrivains québécois) sous la direction de trois écrivains, est présenté comme une initiative jusque là « inédite et originale¹¹ », à laquelle l'on entend d'ailleurs donner suite. Quarante-trois textes d'auteurs différents et de genres variés y sont rassemblés, regroupant des témoignages, des récits à saveur autobiographique, des fictions, quelques poèmes et un conte; ceux-ci ne sont accompagnés que d'une courte bio-bibliographie de l'auteur. La présentation de l'ouvrage annonce d'emblée la visée du projet :

Montréal est devenu un carrefour où se rencontrent diverses cultures, diverses valeurs et tendances : il est donc aujourd'hui primordial de faire connaître la vision propre aux écrivains de la principale ville francophone d'Amérique¹².

Ce commentaire dévoile toute l'ambiguïté d'une prise de position qui entend valoriser et promouvoir la vitalité de la production littéraire en français à Montréal. C'est l'image d'une ville d'irréductibles francophones « résistant encore et toujours à l'envahisseur », et à qui les « diverses cultures, valeurs et tendances » ne semblent guère susceptibles de contribuer.

¹¹ *Montréal des écrivains*, sous la direction de Louise Dupré, Bruno Roy et France Théoret, Montréal, l'Hexagone et l'Union des écrivains québécois, 1988. Ce commentaire n'est pas tout à fait exact puisqu'en 1977, Robert-Guy Scully faisait paraître un ouvrage regroupant des textes sur Montréal écrits sur invitation et parus précédemment dans le journal *Le Devoir* : *Morceaux du Grand Montréal*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1977.

¹² *Ibid.*, p. 7.

L'hétérogénéité croissante de Montréal apparaît donc comme une source d'anxiété, laquelle se cristallise autour du couple langue-identité. Les anthologistes soulignent que « la question linguistique reste un problème qui inquiète les écrivains¹³ », l'identité de Montréal restant « à préciser dans le choc des différents univers, les différents quartiers¹⁴ ». Cette identité urbaine, seule la littérature d'expression française semble pouvoir contribuer à la façonner, tout en préservant l'assise francophone.

C'est la nouvelle qui est à l'honneur dans le deuxième recueil, un genre relativement peu pratiqué chez les écrivains de langue française au Québec avant 1980, et dont la présentatrice Micheline La France signale « l'heureux essor ». L'ouvrage collectif regroupe trente nouvelles inédites par des auteurs francophones nés ou vivant à Montréal, écrites à l'invitation d'un comité de lecture. Micheline La France tente de situer ce projet d'un nouveau recueil littéraire ayant Montréal comme thème:

L'avalanche de témoignages qui déferle en littérature à l'occasion du trois cent cinquantième anniversaire de la fondation de la ville m'aurait normalement incitée au silence. [...] Mais il m'a plutôt semblé que tout n'avait pas encore été dit sur la question ou, du moins, de la manière *particulière* dont j'aime assez que les choses soient dites¹⁵.

Cette façon particulière de raconter les choses, c'est bien sûr le récit fictionnel bref, qui pourrait peut-être permettre, poursuit-elle, de cerner d'un peu plus près les humeurs de cette ville que l'on affectionne mais qui demeure tout de même une ville, une grande ville.

Il s'agissait en fait de déjouer un sortilège. Montréal est un monstre plutôt

¹³ *Montréal des écrivains*, p. 8.

¹⁴ *Ibid.*, p. 8.

¹⁵ *Nouvelles de Montréal*, présenté par Micheline La France, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 11.

gentil, mais un monstre tout de même; alors, comment parler du monstre dans son dos, sans qu'il le sache, ou du moins, assez bas pour ne pas l'éveiller et risquer les foudres de son rire? Peut-être en racontant simplement les histoires qui pourraient s'y passer, en imaginant les personnages forcés d'y vivre ou forcés de le faire, le temps de quelques pages, en disant peu, ou presque rien, du lieu qui les inspire, mais en créant des événements qui n'auraient pu se vivre ailleurs que là, précisément, dans le cœur, le ventre, ou même à la surface, oui, dans un ou deux replis, peut-être de la peau de la bête. Oui, la fiction dirait plus, sinon mieux, en tous cas autrement, sur le temps qu'il fait à Montréal¹⁶.

Le genre fragmentaire qu'est la nouvelle est donc susceptible, aux yeux de la présentatrice, de révéler des aspects pressentis mais jusque là inexplorés de Montréal. Le recueil constitue une occasion de faire la promotion du genre, mais en l'inscrivant clairement dans le cadre de la littérature québécoise de langue française. Micheline La France fait état des vertus du contact avec les autres littératures que nécessite la pratique de la nouvelle, puisque celle-ci n'est pas un genre caractéristique de la littérature française. « On n'insistera jamais assez sur la nécessité des contacts entre les diverses littératures, francophones d'abord, bien entendu, mais également allophones, pour la croissance et la santé de notre littérature nationale¹⁷. » Elle prône une ouverture envers les traditions latino-américaines et même canadienne et américaine, de façon à ce que la nouvelle québécoise puisse « se démarquer du seul modèle européen¹⁸ » et mieux revendiquer son appartenance au continent américain. En dépit de cela, le recueil de nouvelles offert ici à la lecture ne permet pas de jeter le regard croisé que la cohabitation de nouvellistes montréalais de langue française et de langue

¹⁶ *Nouvelles de Montréal*, p. 13-14.

¹⁷ *Ibid.*, p. 10.

¹⁸ *Ibid.*, p. 11.

anglaise eût pu permettre, tous les auteurs choisis provenant de la seule communauté littéraire francophone. Il s'agissait donc plutôt ici de fournir un véhicule supplémentaire et exclusif à la nouvelle québécoise de langue française qui contribuerait à en asseoir la pratique; car, lit-on encore dans la préface, « si elle reconnaît volontiers ses multiples cousinages, elle ne s'en affranchit pas moins pour affirmer sa propre identité¹⁹. » Dans cette optique, explorer Montréal par la littérature constitue donc une occasion renouvelée d'affiner les outils des artisans qui pratiquent ce genre, mais selon une logique qui renvoie d'abord et avant tout à une préoccupation d'ordre identitaire et idéologique.

Montréal est une ville de poèmes vous savez

La poésie « habitée par les lieux » est à l'honneur dans l'anthologie *Montréal est une ville de poèmes vous savez*, publiée en 1992. Des poèmes écrits par plus de cent-dix auteurs, couvrant une période allant de 1832 jusqu'à 1992, ont fait l'objet d'une sélection et d'une mise en contexte par le poète Claude Beausoleil. Jamais Montréal n'a cessé d'être une inspiration pour les poètes, affirme-t-il, ville « insaisissable et pourtant tangible²⁰ », qui donne sans cesse à ceux-ci l'occasion de « décrypt(er) ce qui des lieux prend la forme d'un poème²¹ ». De manière plus spécifique, c'est également l'importance de Montréal en tant qu'objet de la tradition poétique québécoise que Beausoleil souhaite démontrer par la publication de son anthologie.

¹⁹ *Nouvelles de Montréal*, p. 11.

²⁰ Claude Beausoleil, *Montréal est une ville de poèmes vous savez*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 9.

²¹ *Ibid.*, p. 10.

Des poètes par dizaines ont parlé de Montréal, y ont fait l'expérience du langage dans un lieu à bâtir, entre la fragilité des choses et la ténacité du réel. Les poètes ont fait de Montréal le réservoir de leurs rêves. Lire les poèmes qui parlent de Montréal, c'est découvrir une version de l'histoire de la poésie québécoise des origines à maintenant²².

La poésie est une forme particulière de travail sur la langue, et traduire Montréal par la voie poétique est indissociable de cette recherche; Beausoleil y voit là une des caractéristiques singulières de la tradition qui s'y rattache. « Montréal est cette ville du Nord que le froissement des langues a rendue à la nécessité de réinventer le français dans des accents inattendus²³. » Si le mouvement perpétuel est caractéristique de cette ville comme de toutes les autres, le poète montréalais de langue française aspire tout de même à en exprimer une fois pour toutes l'identité, projet dont la teneur idéologique est une fois de plus mise en lumière.

Montréal rebelle. Montréal belle. Montréal laide. Montréal trouée. Montréal étalée. Montréal qui s'élève d'un jeu de miroir rosé. Montréal de Nelligan. Montréal des poètes. Montréal de l'enfance. Montréal des ouvriers. Montréal des spéculateurs. Montréal d'un été qui arrive d'un coup. Montréal d'un hiver qui n'en finit plus. [...] Montréal pressée. Montréal tango. Montréal libre. Toutes ces images me parlent d'une ville qui se cherche; les poètes s'y risquent car, comme elle, ils vont, « ils vaquent à leurs affaires » et tentent de déchiffrer *les signes de l'identité*²⁴.

L'équation ville – langue française – identité – littérature québécoise constitue donc le fondement principal de l'anthologie *Montréal est une ville de poèmes vous savez*. Si l'ouvrage ouvre ses pages à quelques écrivains immigrants, venant témoigner de cette

²² *Montréal est une ville de poèmes vous savez*, p. 11.

²³ *Ibid.*, p. 10.

²⁴ *Ibid.*, p. 10 (italiques dans le texte).

« Montréal multiculturelle, universelle comme un *french kiss*²⁵ », il n'y a pas de place ici pour un A.M. Klein, par exemple, dont les poèmes à la langue hybride sont pourtant indissociables de cette ville. La visée du projet réside ailleurs. En nommant la ville grâce au code français, les œuvres écrites en français réussiront peut-être à la doter d'une âme.

Écrire Montréal est un projet qui, depuis la parution du recueil de poésie de Michel Bibaud en 1830, jusqu'à 1992, date du 350^{ième} anniversaire de la fondation de la ville, persiste à nommer les avenues d'une façon d'être au monde. Montréal, c'est au bout de la rue, c'est ailleurs, c'est ici. Gaston Miron a dit : «Montréal est grand comme un désordre universel.» L'âme d'une ville s'épanouit dans les poèmes qui y naissent²⁶.

Montreal Mon Amour : Short Stories from Montreal

Le commentaire d'introduction à *Montreal mon amour* s'ouvre sur un extrait du poème « Montreal » de A.M. Klein, dont le style curieusement grandiloquent et la langue hybride laissent transparaître un enthousiasme communicatif pour la « city metropole, isle riverain » qu'il a tentée à sa manière de traduire. D'entrée de jeu, c'est assurément un désir d'affirmer une appartenance à la ville qui est exprimée dans un tel titre. Et ce dernier acquiert une autre dimension lorsque l'on découvre que l'anthologie regroupe exclusivement des écrivains de langue anglaise, ce qu'annonçait peut-être déjà l'absence d'accent dans « Montreal »; cherchait-on à signaler ici que l'on aime *encore* cette ville, en dépit des années de turbulence passées, et qu'elle a depuis toujours suscité le désir d'écrire chez les écrivains de langue anglaise?

²⁵ *Montréal est une ville de poèmes vous savez*, p. 10.

²⁶ *Ibid.*, p. 13.

Une quantité impressionnante de nouvelles ont été écrites qui ont pour décor Montréal, fait observer Benazon, ce qui a exigé de sa part certains choix. Le premier fut de se limiter aux œuvres écrites en anglais, en expliquant qu'il existe déjà sur le marché plusieurs anthologies récentes de fiction québécoise traduite. Une telle décision révèle d'emblée que réunir sous une même couverture des écrivains des deux communautés littéraires ne devait pas faire partie des objectifs fondamentaux du projet. Il s'agissait davantage à notre sens de revendiquer un espace éditorial propre aux écrivains anglophones qui se sont arrêtés à traduire Montréal dans leurs récits. Vingt-quatre nouvelles écrites entre 1914 et 1982 ont donc été retenues, et présentées selon un ordre chronologique. « All the stories, précise Benazon, are set in Montreal or its suburbs, and they deal in one way or another with the Montreal experience, or with Montreal characters²⁷. »

Dans la préface à son ouvrage, Michael Benazon situe sa démarche dans le cadre plus vaste des anthologies régionales qui se sont multipliées d'année en année au Canada, et qui ont grandement contribué à l'essor de la nouvelle dans ce pays. « The regional anthology may not be a Canadian invention, but in recent years, it has become a Canadian practice²⁸ », souligne-t-il. Il explique cet engouement par le besoin partagé par les lecteurs et les écrivains de sonder l'identité canadienne.

²⁷ Michael Benazon, *Montreal Mon Amour: Short Stories from Montreal*, Toronto, Deneau, 1989, p. xi.

²⁸ *Ibid.*, p. xv.

One assumes that the readiness of the Canadian audience to read regional anthologies is matched by the eagerness of Canadian writers to produce them. The impulse is probably linked to the desire of the writer to explore what it means to be Canadian, but since in Canada local loyalties are strong, the writer tends to establish his/her sense of belonging in terms of a particular place of birth, upbringing and residence²⁹.

Benazon précise que ce qu'il appelle « a sense of place » est une des préoccupations qui habitent de nombreux auteurs de nouvelles, ceux-ci cherchant à traduire ce qui confère à un lieu donné une saveur particulière. Il estime que cette recherche est une réponse au besoin de conférer un poids au lieu auquel on croit appartenir, besoin hérité selon lui du statut de colonie qu'était autrefois le territoire canadien : « the old apprehension that Canada is second choice and second rate, that it lacks an authentic culture³⁰. »

Cette explication vaut, aux yeux de l'anthologiste, pour les littératures montréalaises en langue française et en langue anglaise, qui, signale-t-il, contribuent chacune à leur façon à faire de Montréal un véritable mythe.

Nowhere is the mythologizing of locality more apparent than in Montreal where French and English writers alike – Michel Tremblay, Yves Beauchemin, Victor-Lévy Beaulieu, David Fennario, Mordecai Richler, Hugh MacLennan, et al. – elevate relatively undistinguished quarters of the city into shaping influences on the lives of their characters³¹.

Benazon a noté chez les écrivains anglophones une évolution marquée au fil des décennies, dont l'anthologie qu'il présente se veut le reflet. « Early writers, like Stephen Leacock and Morley Callaghan, wrote as if Montreal were a purely English-speaking city. Today's

²⁹ *Montreal Mon Amour: Short Stories from Montreal*, p. xv.

³⁰ *Ibid.*, p. xvi.

³¹ *Ibid.*, p. xvii.

writers are fascinated by otherness and attempt to meet its challenge head on.³² » Montréal offre un matériau éminemment inspirant pour tout écrivain préoccupé par les questions de différence culturelle, linguistique et sociale.

It is possible to conclude [...] that a sense of place, of geographic, and ethnic diversity, of fascination with otherness, together with an interest in confronting the differences is the distinguishing mark of Montreal English literature in general and of the Montreal English short story in particular³³.

L'anthologie *Montreal Mon Amour* constitue par conséquent une occasion de signaler un changement de perspective chez les écrivains de la nouvelle génération, qui se traduit par une position plus précaire du sujet anglophone : « What many of the stories seem to express is a cultural-ethical uncertainty: who really belongs? what is correct behavior?³⁴ ». Ce faisant, l'ouvrage entend témoigner de l'attachement profond à cette ville qu'ils ont choisie en dépit de tout, pour le meilleur et pour le pire, semble réitérer le titre de l'ouvrage, tout en soulignant que le rapport à l'autre soulève irrémédiablement la question de l'Autre *francophone*.

The Other Language: English Poetry of Montreal

Tout comme dans l'anthologie qui précède, nulle mention n'est faite dans l'introduction à *The Other Language* de l'anniversaire de fondation de la ville, mais la date de sa parution (1989) laisse croire que l'époque était propice aux bilans sur le plan littéraire.

³² *Montreal Mon Amour: Short Stories from Montreal*, p. xix.

³³ *Ibid.*, p. xix.

³⁴ *Ibid.*, p. xix.

L'ouvrage compile les œuvres choisies de trente-six poètes de langue anglaise associés à Montréal; son auteur, Endre Farkas, présente son projet éditorial de la manière suivante:

The Other Language is a chronological (though by no means comprehensive) look at English poetry in Montreal – beginning with the first moderns – F.R. Scott, A.J.M. Smith & A.M. Klein and ending with poets who published their first book in the seventies. This collection provides the reader with an introduction to the rich and diverse body of work written by Montreal poets in this century³⁵.

Les poètes anglophones de Montréal, rappelle Farkas, ont joué un rôle crucial dans le développement de la poésie moderne au Canada anglais, tout d'abord grâce au McGill Movement qui s'appliqua à mettre une fois pour toutes au rancart l'esthétique conservatrice dominante. Des générations de poètes se sont ensuite succédées, fortes de la tradition établie par le groupe de poètes initial, en dépit d'une conjoncture sociale et politique en évolution. Farkas note cependant qu'à partir des années 1970 les poètes anglophones de Montréal se retrouvèrent de plus en plus isolés au sein de l'institution littéraire.

The seventies was a strange time for English poetry in Quebec. It experienced an internal boom, and at the same time an isolation that was at least three-tiered: the rise of Quebec nationalism led to a decline in the English speaking audience for poetry; the francophone community had little interest in the anglo literary scene; and the rest of Canada assumed that since Quebec was predominantly French, all its writers must be writing in French³⁶.

Phénomène dont ont fait état d'autres observateurs de la scène littéraire anglophone à

³⁵ *The Other Language: English Poetry of Montreal*, selected by Endre Farkas, Dorion, The Muses' Co./La Compagnie des Muses, 1989, p. vi.

³⁶ *Ibid.*, p. ix.

Montréal et au Québec³⁷. Le ton de Farkas est toutefois optimiste, son projet d'anthologie se présentant entre autres non seulement comme un témoin de la tradition poétique passée, mais également de la vitalité prometteuse de la nouvelle génération de poètes, comme l'illustrent ces phrases qui servent de conclusion à la préface:

And for now here we are at the end of the eighties, about to step into the nineties, doing very well, thank you. We can see that there are new writers, new energies, new ideas, new prizes, new magazines, new conflicts, new books, new bookstores and new readers of poetry. It is an encouraging sign of the times³⁸.

Farkas ne s'attarde pas très longuement à préciser le lien pouvant exister entre ville et production poétique, la force de la tradition étant davantage ici interprétée comme fonction de la masse critique créée par les regroupements successifs de poètes. La coexistence des langues est brièvement évoquée: « (Montreal) is the center of two diverse cultures that exist in a perpetual state of tension and dynamism³⁹ », tension qui semble très certainement créatrice au regard de l'anthologiste.

Le projet éditorial n'était pas ici non plus conçu en fonction d'une approche qui eût pu intégrer au sein du même volume poètes francophones et anglophones. Le titre en dit d'ailleurs très long à ce sujet : l'*autre* langage se réfère bien entendu au langage poétique, mais ce choix vient également affirmer l'existence d'une tradition poétique en anglais dont les racines sont résolument montréalaises.

³⁷ Voir notre discussion à ce sujet au chapitre deux, en particulier les observations faites par Linda Leith, p. 67.

³⁸ *The Other Language: English Poetry of Montreal*, p. ix-x.

³⁹ *Ibid.*, p. vi.

Montréal en prose 1892-1992

De tous les ouvrages de nature anthologique publiés entre 1988 et 1992, la seule qui s'est donné pour objectif de regrouper des textes originaux et des textes traduits est le *Montréal en prose 1892-1992* compilé par Nathalie Fredette, publié en 1992 chez l'Hexagone. Une cinquantaine de textes de prose peu connus écrits au cours d'un siècle à la fois par des auteurs francophones et des auteurs anglophones y sont réunis; ils sont tirés d'une variété de sources (journaux, récits, chroniques, nouvelles), tout en excluant cependant les genres du roman, du théâtre et de la poésie. Dès la préface, l'anthologiste énonce clairement la perspective dans laquelle elle souhaite inscrire sa démarche.

Il nous a semblé par ailleurs très important de retenir à la fois des textes d'écrivains francophones et d'écrivains anglophones, afin de rendre une image plus cosmopolite, plus juste et plus riche aussi par ces différences culturelles, de la réalité littéraire de Montréal⁴⁰.

Un péritexte très important accompagne les œuvres, dont une longue introduction et une courte présentation pour chacun des textes choisis. L'ordre de présentation des textes est chronologique, tout comme leur mise en contexte, qui les situe d'abord en regard de la communauté d'où ils ont émergé, de même qu'en rapport les uns avec les autres. Ils sont analysés en fonction du rapport spécifique qu'a entretenu à divers époques chaque communauté avec Montréal, tant du point de vue socio-économique que culturel. Mais c'est en grande partie le rapport ville-littérature et son évolution à travers les décennies qu'a cherché à sonder Nathalie Fredette. Elle démontre hors de tout doute que la ville a exercé une influence marquante et croissante sur la littérature de toutes les communautés littéraires

⁴⁰ Nathalie Fredette, *Montréal en prose 1892-1992*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 8.

de Montréal, et que les lectures possibles de cette dernière ne sont l'apanage d'aucun groupe particulier.

En accordant une telle importance au péritexte, Fredette réussit à éviter un des écueils que peuvent encourir les initiatives de ce genre, c'est-à-dire d'aplanir les différences réelles entre textes originaux et textes traduits provenant de traditions littéraires différentes. L'approche comparatiste permet également de désamorcer cette tendance à recourir au « texte national » si présente dans les autres anthologies en français que nous avons étudiées ici.

L'anthologie *Montréal en prose 1892-1992* donne ainsi accès, par l'entremise de la traduction, à tout un pan de cette « réalité littéraire », que l'auteur prend soin de situer en regard de la problématique des rapports entre les communautés au sein desquelles les textes choisis ont vu le jour. Il en résulte une perspective inusitée et rafraîchissante; le texte francophone et le texte anglophone peuvent cohabiter et être lus avec tout l'intérêt critique que chacun mérite. Un tel rapprochement des textes ne peut que conduire à l'élaboration de nouvelles perspectives critiques sur la littérature écrite à Montréal.

L'anthologie littéraire constitue un véhicule éditorial spécifique sur lequel il importe de réfléchir suite à cette présentation des anthologies de notre corpus. Dans une étude consacrée au phénomène des anthologies en France, Emmanuel Fraisse fait observer que ce produit littéraire est indissociable de la constitution de la littérature en tant que sphère culturelle autonome, et qu'il « [...] apparaît comme le résultat d'une longue évolution qui

touche tant aux modes de transmission qu'à la définition même de la littérature⁴¹ ». Cette analyse s'applique en particulier à l'effort de constitution des littératures dites « nationales », c'est-à-dire d'un ensemble d'œuvres qui contribueraient à la fois à définir et à refléter l'imaginaire collectif d'un peuple.

En tant qu'objet fondateur d'une identité, affirmation d'une réalité collective qui peut précéder l'existence institutionnelle de la nation ou la reconnaissance du groupe culturel dont elle atteste la réalité en même temps qu'elle lui fournit des références communes, l'anthologie s'est vue très tôt conférer un rôle littéraire mais aussi idéologique⁴².

Fraisse constate également que les anthologies sont caractérisées par une tension entre deux pôles : d'un côté, la fonction de conservation et de préservation du patrimoine des œuvres et de l'autre, le désir de faire valoir une littérature « autre », c'est-à-dire qui cherche à se distinguer de la littérature établie tout en revendiquant, explicitement ou non, une place dans l'institution littéraire. L'anthologie oscille par conséquent entre « musée et manifeste », selon l'expression imagée du chercheur.

Elle peut chercher à maintenir la tradition d'un canon littéraire en l'exposant souvent de ce fait à le fonder, alors qu'elle croit seulement le préserver, comme tendre à proclamer l'existence d'une littérature *autre*, que celle-ci prenne la forme d'une littérature étrangère, ou d'une conception différente de la littérature⁴³.

La distinction effectuée ici semble convenir de manière très juste aux anthologies qui constituent notre corpus. Les anthologies en anglais, bien qu'elles soient destinées à un

⁴¹ Emmanuel Fraisse, *Les anthologies en France*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 11.

⁴² *Ibid.*, p. 8.

⁴³ *Ibid.*, p. 8.

lectorat anglophone, se présentent comme un véhicule destiné à revendiquer un espace propre aux écrivains de langue anglaise. Cette position se reflète de prime abord dans les titres⁴⁴ : *The Other Language: English Poets of Montreal* évoque bien la position particulière des écrivains anglophones montréalais non seulement en regard de Montréal mais aussi au sein même de la communauté littéraire canadienne-anglaise; quant au titre *Montreal mon amour*, qui allie dans un même souffle un Montréal sans accent et une déclaration sans détour, il se lit comme la confirmation d'un lien indéfectible. Ces anthologies réitèrent donc l'existence d'une littérature tout aussi ancrée dans le terreau montréalais que la littérature d'expression française. De plus, elles cherchent à renverser le mouvement de marginalisation dont la littérature anglophone du Québec a fait l'objet durant la période post-référendaire ailleurs au Canada, revendiquant une spécificité que l'on associe désormais de manière positive à la réalité linguistique et sociale de Montréal, ainsi qu'à la position minoritaire de la communauté anglophone.

Les anthologies publiées en français, exception faite de *Montréal en prose 1892-1992*, se rapprochent pour leur part davantage du pôle de conservation et de préservation identifiée par Fraisse. Elles s'inscrivent parfaitement dans le mouvement de consolidation de la littérature québécoise en tant que reflet de l'identité, amorcé depuis les années 1960. Elles revendiquent explicitement une place centrale pour la littérature francophone dans le cadre montréalais, à défaut de pouvoir occuper celui-ci entièrement. L'absence d'extraits

⁴⁴ En témoignent également les titres de deux autres anthologies regroupant des auteurs anglophones du Québec publiées au cours de cette même période : *Telling Differences: New English Fiction from Quebec*, compilée par Linda Leith et publiée chez Vehicule Press en 1988, de même que *Invisible Fiction: Contemporary Stories from Quebec*, Geoff Hancock, dir., House of Anansi, parue en 1987.

traduits dans un ouvrage aussi exhaustif que *Promenades littéraires dans Montréal*, par exemple, peut amener à conclure que les seuls ouvrages des écrivains francophones suffisent à traduire toute la ville, ce que certains titres de chapitre illustrent de manière particulièrement claire : « Le Montréalais et son langage », « Le Juif à Montréal », « L'Anglais à Montréal », pour ne donner que quelques exemples. Pratiquer dans ces chapitres une lecture faite de regards croisés eût bien sûr exigé une toute autre mise en contexte sur le plan théorique, constat qui renvoie une fois de plus à la teneur résolument idéologique des projets étudiés ici.

Il apparaît intéressant de juxtaposer le dernier anniversaire d'importance pour la ville de Montréal, c'est-à-dire celui de son tricentenaire (1942), à celui de 1992, en comparant le discours qui se dégage des ouvrages parus pour chacune de ces occasions. Nathalie Fredette fait un examen fort éclairant des textes publiés autour de 1942 dans l'introduction consacrée à l'anthologie *Montréal en prose 1892-1992*. Elle souligne que la majorité des nombreux recueils participent d'une visée idéologique commune : ils expriment un désir de « monumentaliser Montréal⁴⁵ », en amalgamant récit religieux et récit historique, pour en réécrire « la fiction des origines⁴⁶ ». Ces textes racontent « la folle et mystérieuse aventure des origines de Ville-Marie⁴⁷ », selon les termes choisis par un des auteurs. Le texte suivant est particulièrement éloquent.

⁴⁵ Nathalie Fredette, *Montréal en prose 1892-1992*, p. 25.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁷ cité dans Nathalie Fredette, *op.cit.*, p. 24.

Même avec, en certains quartiers, ses airs de ghetto, ses relents de ville chinoise ou de ville nègre, même avec cette couche de cosmopolitisme qui en recouvre parfois des pâtés entiers, et sous des traits qui laissent tout juste percer les rayons de son âme française, c'est encore, c'est toujours Montréal⁴⁸.

Il s'agit donc de réaffirmer la mission civilisatrice de Montréal, et d'en restaurer la pureté ensevelie sous les couches de plus en plus nombreuses et épaisses de l'histoire. L'âme enfouie est inéluctablement française, le thème de la survivance étant ici réanimé sous forme urbaine. La ville missionnaire vient sauver la ville menacée de perdition. Commentant un texte du chanoine Groulx, Fredette conclut : « Le texte inscrit toutes les idées sur les origines missionnaires et divines de la ville, et confirme l'existence de l'âme française ainsi que les intentions pures, dénuées de " la moindre pensée de lucre ", de Montréal⁴⁹.

Ces exemples illustrent de manière éloquent comment peut s'exprimer le désir de refonder la ville à l'occasion d'un tel anniversaire. Jacques Ferron s'est moqué de cette tentation en réinventant à sa façon la fondation de Montréal dans ses historiettes⁵⁰. Montréal apparaît, commente Ginette Michaud, comme une ville où « la fondation est toujours à recommencer⁵¹ ».

⁴⁸ Jean Bruchési, cité dans Nathalie Fredette, *op.cit.*, p. 24.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 25.

⁵⁰ Jacques Ferron, « De Loudun à Ville-Marie » et « Saint-Tartuffe », in *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, p.42-43 et p. 60-86.

⁵¹ Ginette Michaud, « De la "Primitive Ville" à la Place Ville-Marie : lectures de quelques récits de fondation de Montréal » dans *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, dir., Montréal, Fides, 1992, p. 14.

[...]Montréal se révèle tout du long le lieu d'une riche mythologie de la fondation où s'affirme, à travers toutes sortes d'identifications et au gré des valeurs fluctuantes, le fantasme d'une jeune nation d'être l'élue du (Nouveau) Monde⁵².

À l'approche de l'anniversaire de 1992, c'est une volonté d'affirmer la mission culturelle particulière de Montréal, foyer des francophones en Amérique du Nord, qui se dégage à notre sens de l'ensemble des ouvrages en français étudiés ici. Les anthologies et recueils n'accordant une vitrine qu'aux seuls écrivains francophones ont cherché à témoigner de la vitalité de la production littéraire en français, tout en aspirant à démontrer que le français était *la* langue littéraire grâce à laquelle l'essence de Montréal pouvait être traduite de la manière la plus authentique et la plus juste. Ces ouvrages viendraient en quelque sorte rappeler le rôle confié à la littérature dans les années soixante à l'égard de la ville et exprimer en filigrane un désir latent, celui de circonscrire un « propre » qui puisse être en mesure d'exprimer enfin toute la ville par la seule force du code français. Cette visée rejoint la vocation confiée à la littérature québécoise, c'est-à-dire, comme l'exprime Monique LaRue, « la mission de [...] servir de patrie et de fondement identitaire⁵³ ».

À l'inverse de la démarche anthologique, les récits urbains dans leur ensemble tendent de plus en plus à démontrer, comme nous l'avons vu, que les lieux de la ville sont pratiqués de plus en plus librement. Ils aspirent également à dévoiler à quel point la narrativité est au cœur même de l'expérience urbaine, et de quelle manière celle-ci se construit et se déploie. Depuis la publication des anthologies étudiées ici, Montréal semble

⁵² Ginette Michaud, « De la "Primitive Ville" à la Place Ville-Marie », p. 15.

⁵³ Monique LaRue, *L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Fides/Centre d'études québécoises, 1996, p. 10.

continuer à habiter les œuvres littéraires de manière très importante, quelle que soit la langue d'écriture, comme en font foi plusieurs ouvrages publiés ces dernières années : les *Lettres chinoises*, de Ying Chen (1992); *Main Brides*, de Gail Scott (1993); *Les aurores montréalaises*, de Monique Proulx (1995); *City of Forgetting* de Robert Majzels (1997); *Côte-des-Nègres*, de Mauricio Segura (1998), viennent à leur tour multiplier les points de vue et les parcours.

Comme son titre l'indique, *Lettres chinoises*⁵⁴ de Ying Chen (une écrivaine d'origine chinoise ayant fait du Québec et du français ses lieux d'écriture) prend la forme d'un échange épistolaire. Un étudiant chinois récemment établi à Montréal correspond avec sa fiancée restée à Shanghai, qui doit éventuellement l'y rejoindre; elle exerce la profession de traductrice. La provenance de chacune des lettres est à chaque fois clairement énoncée : les correspondants signent « Yuan, de Montréal » ou « Sassa, de Shanghai », ce qui a pour effet d'accentuer, d'une part, l'enracinement progressif de Yuan dans sa nouvelle ville (il est de plus en plus *de* cette ville) et, d'autre part, le choix éventuel de Sassa de rester identifiée à une ville qu'elle finira par refuser de quitter. Ce procédé vient rappeler combien l'expérience de la transplantation, en cette fin du XX^e siècle, est autant, sinon davantage, affaire de ville que de pays.

La *Main* domine de sa présence le dernier roman de Gail Scott, *Main Brides*⁵⁵, et devient le lieu à partir duquel toutes les porosités sont permises. L'auteure y poursuit son exploration de la fragmentation du sujet amorcée avec *Heroïne*. Se réfugiant dans un café

⁵⁴ Ying Chen, *Lettres chinoises*, Montréal, Léméac, 1993.

⁵⁵ Gail Scott, *Main Brides*, Toronto, Coach House Press, 1993.

portugais après avoir été ébranlée par une scène de violence dont la victime était une femme, le personnage principal, Lydia, observe clientes et passantes en leur inventant, à partir de quelques signes visibles, une histoire, un passé, un parcours, des intentions; elle se glisse dans leur peau narrative, leur prêtant des récits qui ne sont peut-être que des épisodes du sien propre. Subjectivité mouvante, perméable, l'unité du sujet féminin étant constamment remise en question par le caractère fluide de l'univers urbain, que le balancement entre les langues et la mixité, tant sur le plan de l'identité sexuelle que culturel, n'a de cesse d'accentuer.

Le premier roman de Monique Proulx, *L'homme invisible à la fenêtre*⁵⁶, publié en 1993, était fortement imprégné de la présence de Montréal, mais aperçu presque exclusivement à partir d'un seul cadre : la fenêtre du loft d'un peintre confiné à son fauteuil roulant, surplombant le boulevard Saint-Laurent et sa faune fin-de-siècle. Le recueil de nouvelles qui suit cette œuvre, *Les aurores montréalaises*⁵⁷, multiplie cette fois les incursions dans la ville, à partir de personnages que le hasard ou la nécessité y a amené, et qui livrent sur elle un regard de l'intérieur. La somme des points de vue offre un portrait composite de Montréal, abordant des thèmes urbains incontournables tels que la migration, la différence culturelle, le conflit des langues, la toxicomanie, l'itinérance, la solitude. Montréal y est représentée comme un lieu continuellement en devenir, « une ville qui additionne tellement les nouveaux visages que l'on perd toujours celui que l'on croyait

⁵⁶ Monique Proulx, *Homme invisible à la fenêtre*, Montréal, Boréal, 1993.

⁵⁷ Monique Proulx, *Les aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, 1997 (édition originale 1996).

enfin connaître⁵⁸ », commente le personnage principal de la nouvelle éponyme.

Mauricio Segura ouvre dans *Côte-des-Nègres*⁵⁹ la porte sur un monde urbain encore inexploré dans la littérature montréalaise, celui des groupes d'adolescents d'un quartier immigrant connu de la ville et des rapports souvent tendus qu'ils entretiennent. De facture néo-réaliste, le roman expose certaines des réalités que doivent affronter les jeunes descendants de la première génération d'immigrants, et tente de représenter cet univers où se côtoient, et s'entrechoquent parfois, le français, le créole, l'anglais et l'espagnol.

Fascinant périple que met en scène Robert Majzels dans *City of Forgetting*⁶⁰, dans un Montréal où sont parachutés des personnages historiques devenus clochards, et dont l'itinérance tient autant aux monologues qui les habitent et leur donne substance qu'aux pas tracés dans la ville, de la Pointe-à-Callière au Mont-Royal, des profondeurs de la Place Ville-Marie à celles de la bibliothèque de l'université McGill. Paul Chomedey Sieur de Maisonneuve, Le Corbusier, Che Guevara, Clytemnestre, Lady Macbeth, Rudolph Valentino : le roman intègre de nombreux extraits et citations attribuées à ces personnages réels et fictifs, qui ruminent inlassablement certains épisodes de leur vie, au fil de péripéties se déroulant sur un mode à la fois rocambolesque et tragique. Les discours sur la ville, sur le politique, sur le rationalisme, et sur le marxisme, entre autres, s'entrecroisent ici dans une espèce de dialogue de sourds qui met en lumière l'épuisement et la déroute des grandes systèmes idéologiques.

⁵⁸ Monique Proulx, *Les aurores montréalaises*, p. 164.

⁵⁹ Mauricio Segura, *Côte-des-Nègres*, Montréal, Boréal, 1998.

⁶⁰ Robert Majzels, *City of Forgetting*, Toronto, Mercury Press, 1997.

C'est à partir de la polyphonie constituée des œuvres écrites à différentes époques et dans différentes langues que réside, pour les lecteurs, la possibilité d'effectuer des parcours de lecture des lieux montréalais toujours plus riches et variés. D'où la nécessité de traduire les œuvres des écrivains et de rendre possible, à l'occasion, leur voisinage dans les différents organes de diffusion de la littérature; ceci contribuerait à créer un espace littéraire montréalais de plus en plus diversifié, qui ne serait pas seulement un « lieu de surgissement de l'altérité⁶¹ » mais également, un espace de réciprocité et de réflexion.

⁶¹ Madeleine Ouellette-Michalska, « L'espace comme lieu d'altérité », dans *L'écrivain et l'espace* (Rencontre québécoise internationale des écrivains tenue à Québec du 27 avril au 1^{er} mai 1984), Montréal, l'Hexagone, 1984, p.49.

Épilogue

À l'automne 1996, un an jour pour jour après le dernier référendum sur la souveraineté du Québec, une soirée littéraire à la formule jusque là inusitée eut lieu à Montréal : plusieurs écrivains montréalais francophones et anglophones connus furent conviés sur la scène du Cabaret Lion d'or, dans le but de lire des extraits de leurs œuvres respectives, en langue originale et en traduction, sur fond d'improvisation musicale. Organisée conjointement par l'Union des écrivaines et écrivains québécois et par le Writers' Union of Canada, cette première soirée connut un énorme succès, et l'expérience a été répétée depuis à chaque année. J'ai assisté à deux de celles-ci. Elles se sont déroulées dans une ambiance chargée d'expectative, sous le signe de l'humour, de l'émotion, de l'ironie, parfois de la confrontation; elles furent marquées, surtout, par une qualité d'écoute et d'échange tout à fait exceptionnelle.

À mes yeux, la tenue de ces spectacles littéraires exprime un certain ras-le-bol à l'égard du discours politique sur la langue, la culture et l'identité au Québec, lequel fut répété jusqu'à plus soif tout au long de la campagne référendaire de 1995. Elle traduit une volonté de créer des espaces de rencontre nouveaux, pour se sortir enfin des discours figés, désir qui semble coïncider avec un tournant notable dans les rapports entre les communautés littéraires de Montréal. De tels lieux plurilingues, parfois modestes, continuent de s'y constituer, petit à petit⁶², cédant une place à l'oralité, permettant de

⁶² Quelques exemples: les soirées littéraires bilingues *La vache enragée*, qui visent à « donner la possibilité aux artistes classés "underground" de s'exprimer dans un lieu convivial, dénué de prétention et surtout, ouvert à la création – là où Montréal s'articule en tant qu'une seule voix : multiculturelle,

s'ouvrir à ce qui est mouvement dans le langage⁶³, et ouvrant ainsi une porte à la traduction. Ils témoignent de cette pluralité irrépressible de la culture qu'a tenté de saisir Michel de Certeau par son travail, et que la « pratique imaginaire de la ville⁶⁴ » par ses habitants n'a de cesse de susciter. C'est bien dans ce Montréal-là que j'éprouverai, toujours, le vif désir de déambuler.

multidisciplinaire et innovatrice » (préface, *La vache enragée. Anthologie 1996-97, poésie-bd-contes*. Montréal, Revue STOP, 1997); le festival littéraire international Metropolis Bleu, tenu pour la première fois en avril 1999; également, la culture hip hop présentement en émergence à Montréal, dont les textes ont souvent recours au plurilinguisme.

⁶³ Voir à ce sujet Henri Meschonnic, *La rime et la vie*, Lagrasse, Verdier, 1989, p. 235 et suivantes.

⁶⁴ Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, p. 219.

BIBLIOGRAPHIE

1) Corpus

BEAUSOLEIL, Claude, *Montréal est une ville de poèmes vous savez*, Montréal, L'Hexagone, 1992.

FARKAS, Endre, *The Other Language: English Poetry of Montreal*, Dorion (Québec), the Muses' Co./la Compagnie des muses, 1989.

FREDETTE, Nicole, *Montréal en prose: 1892-1992*, Montréal, l'Hexagone, 1992.

LARUE, Monique, *Promenades littéraires dans Montréal*, en collaboration avec Jean-François Chassay, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1989.

Montréal des écrivains, Montréal, Union des écrivains québécois et l'Hexagone, 1988.

Montreal Mon Amour: Short Stories from Montreal, Selected and introduced by Michael BENAZON, Toronto, Deneau, 1989.

Nouvelles de Montréal, présenté par Micheline LA FRANCE, Montréal, l'Hexagone, 1992.

2) Ouvrages et articles

AQUIN, Hubert, « Essai crucimorphe », *Liberté*, vol. 5, no. 4, juillet-août 1963, p. 323-325.

AUGÉ, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil (Librairie du XX^e siècle), 1992.

AUGÉ, Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier (Champs/Flammarion), 1994.

AUSTER, Paul, *City of Glass*, dans *The New York Trilogy*, Penguin Books, 1990.

BARTHES, Roland, « Sémiologie et urbanisme », *Architecture d'aujourd'hui*, no. 153, décembre 1970-janvier 1971, p. 11-13.

BAUDELAIRE, Charles, *Le spleen de Paris*, Paris, Livre de poche, 1964.

BEAUCHEMIN, Yves, *Le matou*, Montréal, Québec/Amérique, 1981.

BEAUDET, Marie-Andrée, « Langue et urbanité dans la littérature québécoise », *Tangence*, no. 48, septembre 95, p. 56-64.

BENAZON, Michael, « The Politics of (Dis)Integration : Montreal Jewish Fiction in English », dans *Renewing Our Days: Montreal Jews in the Twentieth Century*, Ira Robinson et Mervin Butovsky dir., Montréal, Vehicule Press, 1995, p. 149-164.

BENJAMIN, Walter, *Oeuvres II. Poésie et révolution*. Paris, Denoël, 1967.

- BESSETTE, Gérard, *La bagarre*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1958.
- BILODEAU, Denise, *Les murs de la ville: les graffittis de Montréal*. Montréal, Liber, 1996.
- BILODEAU, François et al., *Lire Montréal*, (Actes du colloque tenu le 21 octobre 1988), Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1989.
- BLAISE, Clark, *A North American Education*, Toronto, Doubleday Canada, 1973.
- BLAISE, Clark, *Resident Alien*, Markham (Ontario), Penguin Books Canada, 1986.
- BOIVIN, Robert et Robert COMEAU, dir., *Montréal. L'oasis du Nord*, Paris, Éditions Autrement, série Monde H.S. no. 62, 1992.
- BRISSET, Annie, *Sociologie de la traduction*, Longueuil, Le Préambule, 1990.
- BROSSARD, Nicole, *French Kiss : étreinte-exploration*, Montréal, Quinze, 1980.
- BUTOR, Michel, *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1964.
- CAWS, Mary Ann, ed., *City images: Perspectives from Literature, Philosophy and Film*, New York, Gordon and Breach, 1991.
- CHAMBERLAND, Paul, « L'afficheur hurle », *Parti-pris*, vol. 2 no. 4, décembre 1964, p. 51-54.
- CHASSAY, Jean-François, *Bibliographie descriptive du roman montréalais*, Montréal, Groupe de recherche du Montréal imaginaire, Centre d'études québécoises, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1991.
- CHASSAY, Jean-François, « Un imaginaire amnésique », dans *Montréal : l'oasis du nord*, Robert Boivin et Robert Comeau, dir., Paris, Éditions Autrement, 1992, p. 167-171.
- CHASSAY, Jean-François, « La stratégie du désordre : une lecture de textes montréalais », dans *Littérature et société*, Jacques Pelletier, dir., Montréal, VLB éditeur, 1994, p. 201-217.
- CHEN, Ying, *Lettres chinoises*, Montréal, Léméac, 1993.
- DE CERTEAU, Michel, *L'invention au quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Folio/Gallimard, 1990.
- DE CERTEAU, Michel, *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1980.
- DESLAURIERS, Pierre, « Very different Montreals: Pathways through the city and ethnicity in novels of different origins », dans *Writing the City: Eden, Babylon and the New Jerusalem*, Peter Preston et Paul Simpson-Housley, eds., London/New York, Routledge, 1994, p. 109-123.
- L'écrivain et l'espace*, (Communications de la douzième Rencontre québécoise internationale des écrivains tenue à Québec du 27 avril au 1^{er} mai 1984), Montréal, l'Hexagone, 1985.

ELDER, JoAnne, « The non-tradition of translation and the tradition of non-translation », *Ellipse*, n° 51, 1994, p. 23-37.

FERRON, Jacques, *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour, 1969.

FRAISSE, Emmanuel, *Les anthologies en France*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

FRÉDÉRIC, Madeleine, dir., *Montréal, mégapole littéraire*, (Actes du séminaire de Bruxelles, septembre à décembre 1991), Bruxelles, Centre d'études canadiennes, Université libre de Bruxelles, 1992.

GODARD, Barbara, « The geography of separatism », *Revue de l'université Laurentienne*, vol. 9, no. 1, novembre 1976, p. 33-50.

HAREL, Simon, dir., *L'étranger dans tous ses états. Enjeux culturels et littéraires*, Montréal, XYZ, 1992.

HAREL, Simon, « Les lieux de la citoyenneté », dans *Développement et rayonnement de la littérature québécoise*, Nuit blanche éditeur, 1994, p. 75-86.

HAREL, Simon, « Les marges de la ville : identité et cosmopolitisme dans le roman montréalais », dans François Bilodeau et al., *Lire Montréal*, (Actes du colloque tenu le 21 octobre 1988), Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1989, p. 21-35.

HAREL, Simon, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans le roman québécois*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

HÉBERT, François, *Montréal*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1989.

HOMEL, David, « Dans les deux sens (la traduction littéraire au Canada) », *Liberté*, vol. 35, no. 1, p. 132-138.

HOMEL, David et Sherry SIMON, *Mapping Literature. The Art and Politics of Translation*, Montréal, Véhicule Press, 1989.

HOOD, Hugh, *Around the Mountain: Scenes from Montreal Life*, Toronto, Peter Martin Associates, 1967.

JUBINVILLE, Yves et Fabien MÉNARD, *Ville et littérature : bibliographie commentée*, (Groupe de recherche Montréal imaginaire), *Paragraphes*, no. 7, 1992.

KERBLAT, Marie-Claire, *Leçon littéraire sur la ville*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

LACHS, Friedhelm, dir., *Berlin à Montréal. Littérature et métropole*, Montréal, VLB éditeur, 1991.

LAPLANTINE, François et Alexis NOUSS, *Le métissage*, Paris, Flammarion, 1997.

- LA RUE, Monique, *L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Fides et le Centre d'études québécoises, 1996.
- LARUE, Monique et Jean-François CHASSAY, « Espace urbain et espace littéraire », *La petite revue de philosophie*, vol. 20, no. 11, automne 1989, p. 85-99.
- LEFEBVRE, Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Seuil, 1972.
- LEHAN, Richard, *The City in Literature: An Intellectual and Cultural History*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 1998.
- LEITH, Linda, « Quebec fiction during the 1980s: A case study in marginality », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 15, no. 1, 1990, p. 1-20.
- LEITH, Linda, *Telling Differences: New English Fiction from Quebec*, Montréal, Véhicule Press, 1988.
- LEVINE, Michael, *La reconquête de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1997.
- LIBERTÉ, volume 5, numéro 4, juillet-août 1963.
- LUDWIG, Jack, « A woman of her age », *Canadian Jewish Short Stories*, Miriam Waddington, ed., Toronto, Oxford University Press, 1990, p. 81-99.
- MAILLET, Andrée, *Les montréalais*, Montréal, l'Hexagone, 1987 (édition originale 1965).
- MAJZELS, Robert, « Anglophones, francophones, barbarophones: Writing with a broken language », *Matrix*, no. 49, 1996, p. 58-59.
- MAJZELS, Robert, *City of Forgetting*, Toronto, Mercury Press, 1997.
- MARCOTTE, Gilles, *Écrire à Montréal*, Montréal, Boréal, 1997.
- MARTY, François, *La bénédiction de Babel*, Paris, Cerf, 1990.
- MÉDAM, Alain, « Ethnos et polis. À propos du cosmopolitisme montréalais », *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 21, no. 61, printemps 1989, p. 137-153.
- MELANÇON, Benoît, « À la recherche du Montréal yiddish », *Vice-versa*, no. 24, juin 1988, p. 12-13.
- MELANÇON, Benoît, *La littérature montréalaise et les communautés culturelles. Prolégomènes et bibliographie*, Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1990.
- MELANÇON, Benoît, et Pierre Popovic, dir., *Montréal 1642-1992. Le grand passage*, (Actes du colloque), Montréal, XYZ, 1994.
- MESCHONNIC, Henri, *La rime et la vie*, Lagrasse, Verdier, 1989.

MEZEL, Kathy, « Bibliographie critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada de 1950 à 1986 », *Cahiers de traductologie*, no. 7, Presses de l'université d'Ottawa, 1987.

MICHAUD, Ginette, « De la "Primitive Ville" à la Place Ville-Marie : lectures de quelques récits de fondation de Montréal », dans *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, dir., Montréal, Fides, 1992, p. 13-95.

MICHAUD, Ginette, « Mille plateaux : topographie et typographie d'un quartier », dans François Bilodeau et al., *Lire Montréal*, (Actes du colloque tenu le 21 octobre 1988), Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1989, p. 37-68.

MONETTE, Pierre, *L'immigrant Montréal*, Montréal, Tryptique, 1994.

MONTPETIT, Raymond, « Des lieux habités et habités : espace urbain et domicile privé », *Urgences*, no. 16, 1987, p. 74-84.

Montréal : l'invention juive (Actes du colloque tenu le 2 mars 1990), Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1991.

MUMFORD, Lewis. *La cité à travers l'histoire*. Paris, Seuil, 1964.

Naissance de l'écriture. Cunéiformes et hiéroglyphes, (Galeries nationales du Grand Palais, 7 mai-9 août 1982), Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1982.

NEPVEU, Pierre, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988.

NEPVEU, Pierre, « Les Juifs à Montréal : le tiers inclus? », dans *Montréal : l'invention juive*, (Actes du colloque tenu le 2 mars 1990), Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1991.

NEPVEU, Pierre, « Montréal : vrai ou faux », dans François Bilodeau et al., *Lire Montréal*, (Actes du colloque tenu le 21 octobre 1988), Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1989, p. 5-19.

NEPVEU, Pierre. « Qu'est-ce que la transculture? », *Paragraphes*, no. 2, 1989, p. 15-31.

NEPVEU, Pierre et Gilles MARCOTTE, *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992.

NOËL, Francine, *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique*, Montréal, VLB éditeur, 1990.

NOËL, Francine, *Myriam première*, Montréal, VLB éditeur, 1987.

OUELLETTE, Fernand, *En forme de trajet*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, « L'espace comme lieu d'altérité », dans *L'écrivain et l'espace*, (Rencontre québécoise internationale des écrivains tenue à Québec du 27 avril au 1^{er} mai 1984), l'Hexagone, 1985, p. 47-56.

PARIS, Jean, *Joyce*, Paris, Seuil, 1979.

PARTI-PRIS, volume 2, numéro 4, décembre 1964.

PEREC, George, *Espèces d'espaces*, Paris, Denoël/Gonthier, 1974.

PIKE, Burton, *The Image of the City in Modern Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

POPOVIC, Pierre, *De la ville à sa littéraire. Préliminaires et bibliographie*, Groupe de recherche du Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1988.

PROULX, Monique, *Les aurores montréalaises*, Montréal, Boréal, 1997 (édition originale 1996).

PROULX, Monique, *Homme invisible à la fenêtre*, Montréal, Boréal, 1993.

RINGUET (Philippe Panneton), *Le poids du jour*, Montréal, Éditions Variétés, 1949.

ROBIN, Régine, « À propos de la notion kafkaïenne de "littérature mineure" : questions posées à la littérature québécoise », *Paragraphes*, no. 2, 1989, p. 5-14.

ROBIN, Régine, « Ce serait comme un roman... ou Montréal comme hors-lieu », *Vice-versa*, no. 24, p. 23-24.

ROBIN, Régine, *La québécoise*, Montréal, Québec/Amérique, 1983.

ROBIN, Régine, *Le roman mémoriel*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

ROY, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 1993 (édition originale 1945).

SANSOT, Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin/Masson, 1996.

SCOTT, Gail, « Quelques postures qui mènent au présent », dans *Littérature et dialogue interculturel*, Françoise Têtu de Labsade, dir., Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, p. 115-125.

SCOTT, Gail, *Heroine*, Toronto, Coach House Press, 1987.

SCOTT, Gail, *Main Brides*, Toronto, Coach House Press, 1993.

SCULLY, Robert Guy, *Morceaux du grand Montréal*, Montréal, Éditions du Noroît, 1978.

SEGURA, Mauricio, *Côte-des-Nègres*, Montréal, Boréal, 1998.

SIMON, Sherry, « L'altérité revisited », dans *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*, Louise Dumont et François Milot, dir., Nuit Blanche éditeur, 1993, p. 261-267.

SIMON, Sherry, *Culture in Transit: Translating the Literature of Quebec*, Montréal, Vehicule Press, 1995.

SIMON, Sherry, « Entre les langues : l'écriture contemporaine juive à Montréal », dans *Montréal, l'invention juive* (Actes du colloque tenu le 2 mars 1990), Montréal, Groupe de recherche Montréal imaginaire, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1991, p. 87-102.

SIMON, Sherry, « Espaces incertains de la culture », dans Sherry Simon, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald et Alexis Nouss, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, p. 13-52.

SIMON, Sherry, *L'inscription sociale de la traduction au Québec*, Office de la langue française, 1989.

SIMON, Sherry, « Traduction et représentation identitaire », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon, dir., *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal, XYZ éditeur, 1993, p. 311-320.

SIMON, Sherry, *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal, Boréal, 1994.

SIROIS, Antoine, *Montréal dans le roman canadien*. Montréal, Didier, 1968.

SOUBEYROUX, Jacques, « Introduction à une poétique du déplacement dans le roman espagnol contemporain », dans *Poétique du déplacement*, Saint-Étienne, Cahiers du G.R.I.A.S., Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1996, p. 49-68.

STRATFORD, Philip, « Romanciers et nouvellistes anglophones du Québec : 1970-1980 », *Protée*, vol. no. 2, été 1982, p. 11-14.

STRUTHERS, J.R. (Tim), dir., *The Montreal Story Tellers : Memoirs, Photographs, Critical Essays*, Montréal, Vehicule Press, 1985.

TASSINARI, Lamberto, « La ville continue. Montréal et l'expérience transculturelle de Vice-versa », *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 21, no. 61, printemps 1989, p. 57-62.

TURGEON, Pierre, *Jour de feu*, Montréal, Flammarion Québec, 1999.

La VACHE ENRAGÉE, *Anthologie 1996-97. Poésie-bd-conte*, Montréal, Revue STOP, 1997.

VACHON, Georges-André, « L'espace politique et social dans le roman québécois. L'idéologie nationaliste et l'évolution du Québec », *Recherches sociographiques*, vol. VII, no. 3, sept.-déc. 1966, p. 259-279.

REMERCIEMENTS

*Caminante, no hay camino
Se hace camino al andar.*

Antonio Machado

Ce parcours, s'il peut parfois nous sembler solitaire, ne pourrait s'accomplir sans l'apport inestimable de ceux et celles qui nous accompagnent. Je tiens à remercier le professeur Alexis Nouss, guide, conseil, inspiration, qui a su dès les tous premiers instants de notre rencontre nourrir mes intuitions à l'égard de cette discipline; Rachid Aissaoui, compagnon de tous les instants; Pierrette M. Lacroix, pour son oeil infatigable et sa tendresse.